

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

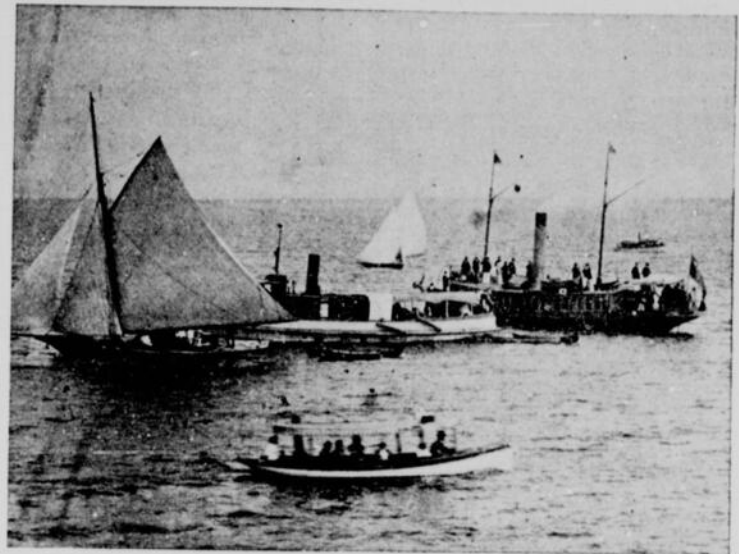
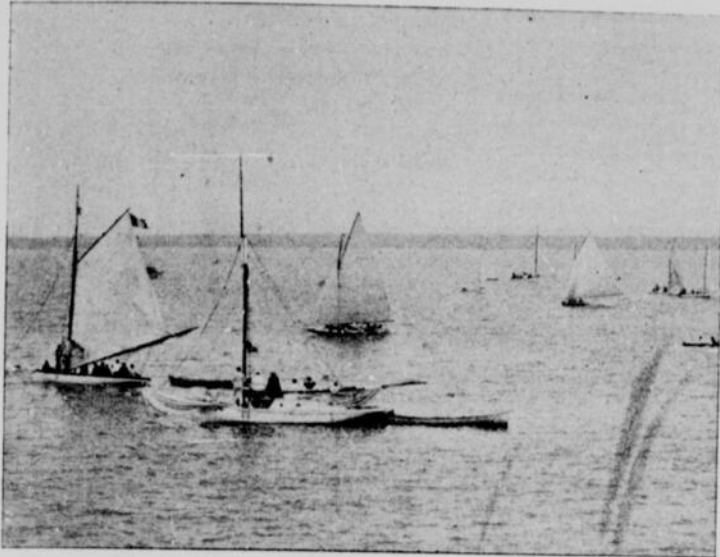
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14ME ANNÉE, No 695.—SAMEDI, 28 AOUT 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent.
Tarif spécial pour annonces à long terme



D'après photos Laprés & Lavergne, 360 rue Saint-Denis
JOUTE ENTRE LE YACHT CANADIEN LE "GLENCAIRN" ET LE YACHT AMERICAIN "MOMO"



LES ARTISANS CANADIENS A JOLIETTE.—Membres du comité.—Photo Roy & Fraser, 1823, Ste-Catherine

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 28 AOUT 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Le Pactole, par J. Lanos.—Nos gravures, par F. Picard.—La patrie, par Mgr Bruchési.—Poésie : Kita-no-tendji, par A. de Bussières.—Galerie canadienne : Eugène Dick, par F. Picard.—Un voyage en ballon, par E. Moreau.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Petite poste en famille.—Le service des postes, par F. Picard.—Le roi et la reine de Siam.—Le verre d'eau, par Tremière.—Bibliographie.—Épines et roses, par Alphonse Karr.—L'élégance féminine, par Jules Lemaitre.—Conseils pratiques.—Amusements.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux Gosses, par P. de Courcelle.—Mariannic, par André Theuriet.

GRAVURES.—Joute entre le yacht canadien le *Glencairn* et le yacht américain *Momo*.—Les Artisans Canadiens-Français à Joliette : Membres du comité.—Portraits : M. le Dr Eugène Dick ; Le roi et la reine de Siam.—L'adresse du clergé Canadien-français à Mgr Bruchési.—Portrait de sir Wilfrid Laurier entouré des membres de la Société Canadienne de Paris.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu le samedi, 4 SEPTEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Sa Majesté la reine Victoria a daigné—ce sont les termes officiels monarchiques—conférer à sir Wilfrid Laurier, un titre, une décoration, à laquelle il avait droit, en sa qualité de premier ministre de la plus belle colonie anglaise et surtout de la seule colonie anglaise confédérée.

C'est un hommage rendu au peuple canadien qui doit comprendre que les temps sont bien changés depuis le jour où la reine est montée sur le trône et que, si sir Wilfrid Laurier est aujourd'hui si haut

placé dans l'estime de la royauté, c'est parce que Jean-Baptiste, dans un jour de colère légitime, a quelque peu déchiré, à l'aurore du règne de Sa Majesté, le drapeau britannique pour obtenir les libertés dont il jouit actuellement.

Comme employé du service public, je ne puis avoir d'opinion politique,—dans un pays aussi libre que le nôtre, il serait scandaleux qu'un serviteur du gouvernement s'arroge le droit d'avoir une opinion, sous peine d'être flanqué à la porte, comme j'ai été menacé de l'être, il y a cinq ans—mais je vous avoue sincèrement—à tort, peut-être,—que j'ai été très heureux, personnellement, pas *employement*, parlant, de voir les succès de M. Laurier en Europe.

L'humanité est ainsi faite qu'elle est toujours sujette au magnétisme, et c'est à cette influence que les meneurs d'hommes, qu'ils s'appellent César, Charlemagne, Washington, Napoléon, ou dans une sphère plus restreinte Sully, Richelieu, Colbert, Gambetta, Gladstone, Thiers etc, et à degré moindre, sir John McDonald, sir G.-E. Cartier et sir W. Laurier, c'est au magnétisme qu'ils émettaient que ces chefs ont dû leurs succès.

Sir Wilfrid Laurier a vraiment une puissance personnelle, à lui propre, magnétique, que nul ne peut contester, les faits le prouvent, et tous les canadiens-français, sans distinction d'opinions, doivent être heureux de voir un homme de leur sang posséder cette force et en faire bon usage.

Sir Adolphe Chapleau semblait aussi avoir ce don, mais son pouvoir ne s'exerçait qu'en présence et non à distance de ceux qu'il voulait convaincre. Rien de si emballant, de si empoignant que notre lieutenant-gouverneur parlant dans une assemblée, rien de moins enlevant que le même discours du même orateur, imprimé et lu.

Pourquoi ?

Parce que l'un possède le magnétisme à distance et que l'autre ne l'a que dans le geste et la musique de la voix—charmants du reste.

** Le gouvernement de la République française n'a pas daigné conférer, mais, a simplement conféré à sir Wilfrid Laurier la dignité de grand officier de la Légion d'Honneur.

C'est la plus haute distinction que la France ait jamais accordée à un Canadien-français et nous avons lieu d'en remercier la patrie du découvreur du Canada, car c'est un grand honneur pour notre pays.

M. Laurier a fait de fort beaux discours, a dit de fort jolies choses en France, et je ne m'étonne nullement qu'il ait magnétisé les Français, ces braves gens si faciles à émuoir quand on leur parle avec cœur, mais malgré tout le respect que j'ai pour le chef de notre gouvernement, mon estime ne va pas jusqu'au fétichisme. Sir Wilfrid Laurier a dit aux Français que les Canadiens jouissaient de plus de libertés religieuses qu'en France.

C'est un peu vrai et ce n'est pas tout à fait cela.

En France, il y a un tas de défenses qui ne sont pas observées du tout ; en Canada, il y a bien des libertés dont on ne jouit pas.

Il est coutume de dire qu'en France, on a supprimé toutes les communautés religieuses, ce qui est absolument faux, en fait, car à part l'ordre des Jésuites, tous les autres existent plus que jamais, et ce n'est pas comme au Portugal, où la religion catholique est religion d'état, et où l'on ne peut voir un seul moine, un seul frère, ou une seule religieuse, tous les ordres religieux ayant été supprimés en 1834 ou 1837, je ne sais plus au juste.

Cependant, je tiens à dire que je n'approuve pas du tout le gouvernement français d'avoir fait et exécuté le décret d'expulsion des Jésuites, car ces religieux sont pour moi—je ne crois pas à leur influence politique néfaste—la société la plus savante, la plus forte et la plus magnétisante du monde. (Dans le sens élevé du mot).

Au Canada, nous avons toutes les libertés possibles, *sur le papier*, mais, si nous observons bien, nous constaterons facilement, sir Wilfrid, que les faits ne s'accordent guère avec le papier.

On a le droit de faire des processions catholiques dans tout le Canada, c'est vrai, mais ce qui est encore plus exact, c'est que si l'on s'avisait d'en faire dans l'Ontario, dans le Nouveau-Brunswick, dans la Nouvelle-Ecosse, dans l'Île du Prince-Edouard, dans la Colombie Anglaise, dans les trois quarts du Canada, on s'exposerait, en de nombreux endroits—je ne dis pas partout—à des insultes aussi imméritées qu'illégales.

On jouit de toutes les libertés religieuses, sir Wilfrid, mais alors, comment se fait-il que les prêtres catholiques ne se montrent pas en public revêtus de leur soutane, dans la plupart des centres protestants ? Parce qu'on les insulterait peut-être.

En France, tous les prêtres sortent en soutane, et ce, en toute sûreté, sans crainte d'être molestés.

Oh ! il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, mais je m'aperçois que je pense tout haut, alors que, dans notre pays de liberté illimitée, il est mieux de penser tout bas.

** La liberté anglaise, c'est fort joli, mais elle est parfois fort mal comprise, car elle est essentiellement égoïste.

En Angleterre, pourvu qu'on laisse le gouvernement tranquille, on peut conspirer contre toutes les autres nations et contre qui que ce soit vivant en pays étranger.

Le foyer, le cœur de l'organisation anarchiste, est à Londres.

C'est à Londres que l'assassinat du président Carnot a été décidé ; c'est à Londres qu'a été donné le mot d'ordre de lancer des bombes dans le théâtre de Barcelone ; c'est à Londres qu'a été formé le complot d'assassiner le premier ministre d'Espagne ; c'est toujours à Londres que se réunissent les chefs anarchistes.

On dit que, depuis quinze jours, la police anglaise surveille les anarchistes, mais il est un peu tard maintenant, et Dieu veuille que l'Angleterre ne soit pas victime un jour de la mollesse et de l'incurie dont elle a fait preuve depuis longtemps, sous ce rapport.

Si le Royaume-Uni (?) continue à agir comme il le fait jusqu'à présent, à l'égard des anarchistes, les efforts de la France, de l'Allemagne, de la Russie et des autres puissances, pour enrayer leurs agissements, ne serviront de rien, puisqu'ils sont toujours sûrs de trouver un asile en Angleterre.

** Deux princes viennent de se battre, et tant de tués que de blessés, il n'y a personne de mort.

Le prince Henri d'Orléans (pas le duc prétendant, pas le prince Gamelle qui est venu au Canada), et le comte de Turin, neveu du roi d'Italie, se sont amusés à croiser l'épée, à propos d'un article d'Orléans, article fort peu sympathique aux Italiens, qu'il accusait d'avoir fait preuve d'un peu trop de *prudence* en Abyssinie.

Il y a des choses que l'on ne devrait jamais dire. Accuser des soldats de lâcheté constitue une accusation tellement grave qu'il ne faut pas la risquer à la légère.

Les Italiens ont essayé un échec en Abyssinie, cela arrive à tout le monde, mais en conclure qu'il ont manqué de bravoure, halte-là !

Quoiqu'il en soit, le comte de Turin a fort bien fait de provoquer le prince d'Orléans,—il y a des injures qu'il faut relever—mais le duel a vraiment manqué de sérieux et je me demande ce que Robert-le-Fort, illustre fondateur de la famille du prince Henri aurait dit, en voyant ce duel qui n'a eu pour résultat que des piqûres.

Les témoins ont bien soigné les combattants, deux corps à corps imminents ont été empêchés et les plus grandes précautions prises pour empêcher que la peau des duellistes princiers ne soit trop avariée.

En vérité Robert-le-Fort était un autre rude compagnon, alors qu'il s'en allait sus aux Normands, taillant avec cranerie, faisant belle besogne et ne demandant pas qu'on lui interdise les corps à corps avec les vaillants hommes du Nord.

Mais la famille de Robert s'en va, s'amointrissant tous les jours. D'Aumale, Joinville sont morts...

N'importe, on attendait mieux du fils du duc de Chartres.

* * La découverte d'un nouveau métal, l'argentaurum, fait par un savant américain, le Dr Emmens, continue à faire parler d'elle, et le premier lingot fabriqué vient d'être acheté par le bureau d'essais des Etats-Unis.

Le nouveau métal, qui se compose de deux tiers d'or et d'un tiers d'argent, n'est pas le résultat d'un simple alliage, comme on pourrait le croire au premier abord, mais le produit d'une modification moléculaire de l'argent. L'argentaurum a l'apparence et les propriétés physiques de l'or.

C'est à ce propos que M. Wolfe écrit la lettre suivante à la Nature :

Il semble de toute justice de rappeler le souvenir d'un chimiste français, Théodore Tiffereau, qui affirmait, il y a plus de quarante ans, avoir réussi à produire artificiellement des métaux, notamment à convertir de l'argent et du cuivre en or. Elève et préparateur de Chimie à l'école professionnelle de Nantes, en 1840, M. Tiffereau se sentit captivé par l'étude des métaux et se décida à entreprendre, dans un but scientifique, un voyage d'exploration au Mexique, cette terre classique des métaux suivant ses propres expressions. Il partit en 1842 et parcourut toute la province de Sonora, en faisant des daguerréotypes. Cette profession, tout en lui assurant les ressources nécessaires à son existence, lui permettait de réaliser, sans attirer l'attention, les études et les expériences qui constituaient l'objet de son voyage. Il affirme avoir réussi, après cinq ans de recherches laborieuses, à produire quelques grammes d'or pur. A son retour en France, M. Tiffereau chercha à perfectionner sa découverte. Dans six Mémoires présentés successivement à l'Académie des sciences, aux dates suivantes : 27 juin et 17 octobre 1853, 8 mai, 7 août, 16 octobre, 25 décembre 1854, il expose les résultats qu'il a obtenus. Il fait observer en même temps que, disposant seulement des faibles ressources procurées par son travail, il n'a pu donner à ses études le développement nécessaire.

Il demande un concours qui lui permette de compléter son œuvre et d'essayer de substituer un procédé industriel à une expérience de laboratoire. Il semble que la seule faveur qu'il ait obtenue ait été de faire une opération à la Monnaie de Paris, sous les yeux d'un des agents de cet établissement. M. Tiffereau se plaint, en termes très mesurés d'ailleurs, de l'incrédulité préconçue qu'il rencontra chez son juge. Ce dernier ne prit pas son expérience au sérieux et ne lui fournit même pas les moyens de la mener à bonne fin. Ici s'arrêtent les renseignements que nous possédons sur cet inventeur et nous n'avons pas les moyens d'apprécier exactement la valeur de ses procédés. Ce que l'on peut affirmer, c'est que M. Tiffereau paraît convaincu de la réalité de sa découverte et que sa bonne foi ne saurait être mise en doute. Il y a d'ailleurs de puissantes présomptions, si toutefois la fabrication de l'argentaurum se confirme, pour admettre que la solution du problème avait été entrevue par le chimiste de Nantes. Dans ce cas, on doit vivement regretter le doute qui accueillait ses communications et le refus d'un concours sérieux qui lui eût peut-être permis de mener son œuvre à bonne fin.

M. Emmens a peut-être retrouvé le secret du chimiste français.

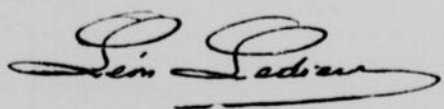
* * Le Canada va bientôt posséder une fabrique d'aluminium.

M. Allard, de Lévis—déjà connu pour la trempe du cuivre—a trouvé, près de Saint-Joseph de Lévis, un lit d'argile, d'une longueur d'environ un mille et demi, qui convient parfaitement, paraît-il, à la fabrication de l'aluminium, et c'est là qu'il va installer son usine.

L'aluminium, qui vaut actuellement quarante cents la livre, reviendra, d'après lui, à moins de cinq cents.

M. Allard, qui est âgé de quatre-vingts ans, est véritablement un phénomène de force et de santé. Droit comme un I et fort comme un chêne, il a toute la vigueur d'un homme de quarante ans.

Bon succès !



LE PACTOLE

*J'eus cette envie étrange et folle
De me plonger dans le Pactole
Du septentrion canadien.
Je laissai donc sans une larme,
Là-bas, ma femme qui s'alarme,
Mes fils sans gardien.*

*Espérant de devenir riche,
Je dis :—Laissez la ferme en friche
Et m'attendez sans trop d'effroi ;
Nous aurons tant de jours d'ivresse
Que nous oublierons la détresse,
La faim et le froid.*

*Aujourd'hui, je touche à mon rêve ;
Mes goussets sont pleins, mon sac crève ;
Je sens l'or tout contre ma peau,
En ceinture autour de mes hanches,
Dans mes bottes et dans mes manches
Et dans mon chapeau.*

*Où, j'ai vécu mon rêve étrange ;
J'ai recueilli l'or dans la fange,
Dans l'eau, partout à pleine main !
L'éclat des paillettes l'indique,
Jusqu'en l'ordure de Klondyke,
Le dieu de demain.*

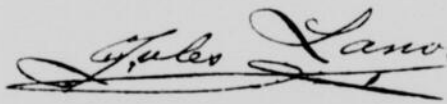
* *

*Je suis Crésus, et la vermine
Me ronge vif ; la peur me mine—
La peur qu'on prenne mon trésor.
Il fait froid, j'ai jaim, je grelotte—
Je payerais une culotte
Cent fois son poids d'or !*

*La nuit, je veille en sentinelle
Sur mes sacs, tant que ma prunelle,
Se clôt de sommeil et me cuit.
Je succombe à la jaim cruelle—
Du pain ! une simple rouelle !
Un simple biscuit !*

*J'ai peur ; le silence m'effraie.
Il me faut, ainsi que l'orfraie,
Vivre dans la nuit et souffrir.
Mais, je maudis cet or infâme
Qui m'a séparé de ma femme
Quand je vais mourir !*

*Mon corps resté sans sépulture
Devendra demain la pâture
De quelque animal affamé.
J'offrirais ma fortune entière
Pour reposer au cimetière
Du pays aimé !*



NOS GRAVURES

L'ADRESSE DU CLERGÉ A MGR BRUCHÉSI

Le 8 août courant, les prêtres Canadiens-français présentaient à S.G. Mgr Bruchési, notre nouvel archevêque, une superbe adresse, enluminée par M. Arthur Roy, rue Berri, 128 : ce travail fait honneur à ce jeune artiste.

C'est la photographie de cette adresse, par nos photographes non moins artistes, MM. Laprès & Lavergne, que nous publions aujourd'hui. On y voit, dans le rinceau de gauche, à mi-hauteur, les armes de Monseigneur ; au bas, à gauche, le palais archiepiscopal ; au centre, la cathédrale ; à droite, la maison paternelle où naquit Mgr Bruchési.

LES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS A JOLIETTE

Tout le monde connaît, non seulement dans notre belle province de Québec, mais à l'extérieur, l'excellente société de secours mutuels ayant nom : Les Artisans Canadiens-Français, dont l'un de nos échevins les plus dévoués est président : M. Grothé.

Dimanche, le jour de l'Assomption, 15 août, un nombre considérable de sociétaires se rendaient à Joliette, accompagnés d'une foule—une vraie foule—de Montréalais.

La réception à la gare de Joliette fut enthousiaste ; non seulement son premier magistrat et les personnes les plus marquantes de l'endroit attendaient leurs hôtes, mais encore la fanfare si bien dirigée par M. J.-B. Lafrenière, le jeune et savant organiste de la ville, était là pour rendre la réception plus chaleureuse ; la superbe petite ville, si prospère, si propre et si gaie, s'était pavoisée d'un bout à l'autre, et, avec Boileau,—pensons-nous—nous redirons volontiers : " Ce n'étaient que festons, qu'astragales ! "

Le jeune et très sympathique maire de Joliette, M. Renaud, et M. Gervais, avaient bien fait les choses : nos félicitations n'ajouteraient guère aux sentiments émus qui leur ont été exprimés si éloquemment par M. Grothé et d'autres orateurs.

Nos lecteurs reconnaîtront facilement MM. Renaud, Grothé, debout, dans l'entre-colonnement de la galerie.

Honneur à Joliette !

LE " GLENCAIRN "

Sous cette enveloppe barbare, battait un cœur !...
Je n'en sais rien.

Toujours est-il que le vaillant petit navire a battu, archibattu, roulé, moulu, un yacht invincible américain !

Metz était bien invincible, imprenable.

Cela se passait sur le lac Saint-Louis, à la Pointe-Claire, près Montréal, il y a huit jours au plus.

Mais les Etats-Unis, la seule nation existant au monde, la seule race—j'entends, la seule race humaine—tout le reste étant fait tout au plus fur oncle Tom (pas de jeu de mots ! fur, en tudesque, veut dire pour), cette seule race donc, rossée par cette chose, là-haut, au nord, ce petit groupe négligeable : les Canadiens !

La joute dura quatre jours : le samedi, 14 août, l'américain l'emportait.

Qui peut lutter contre le Nouveau-Monde !... Le lion britannique l'a bien vu récemment, et a dû rentrer ses griffes !...—Oui... mais ces griffes subsistent : c'est là l'ennui !—

Lundi, le 16 août, les deux coquilles de noix se remettent en position : le *Glencairn* bat son adversaire, le *Môme*, vous savez—l'autre, l'Américain—.

Le mardi, le *Momo* est battu à plate couture.

Le mercredi, pauvre *Môme* ! rebattu à replate couture !...

Horreur !... Oncle Sam, voilez-vous la face... en français, bien entendu !

Nos gravures font voir les yachts pendant la course : ce sont les deux petits navires si chargés de voiles, qu'on ne voit que... les voiles ! Le *Glencairn* est bien distancé !—c'était la première journée, le samedi.

La seconde gravure nous montre le vainqueur à l'arrivée : l'autre vogue encore.

Avec un peu de bonne volonté, on peut s'imaginer le contraire, et avoir ainsi le *Glencairn* en avant, puis premier arrivé.

Hourra, pour le *Glencairn* !

Bravo, pour les Canadiens ! F. PICARD.

LA PATRIE

...Je connais ces pays tant vantés où les myrtes fleurissent, où l'oiseau est plus léger et la brise plus douce ; j'ai passé des jours tranquilles sur cette plage où la mer de Sorrente déroule ses flots bleus au pied de l'oranger ; j'ai vu Gènes la Superbe, et la radieuse Florence et Venise la reine de l'Adriatique ; plus d'une fois j'ai contemplé la belle Naples tout étincelante des feux du soleil couchant ; j'ai vogué sur les ondes azurées du lac de Genève ; notre douce France m'a charmé ; mes pas ont foulé le sol béni de Rome et j'en ai tressailli d'un indicible bonheur... Mais tous ces grandioses spectacles, tous ces immortels souvenirs, toute cette poésie sublime, toute cette nature enchanteuse, ce n'était pas toi, ô ma patrie ! et je n'ai pas cessé un seul instant de te garder la première place dans mon enthousiasme et dans mon admiration.

Mgr BRUCHÉSI.

KITA-NO-TENDJI

A Jos. Melançon.

*C'est un temple de pierre aux structures énormes,
Dont les contours pesants masquent des horizons ;
Granits, marbres en blocs, pylones à foisons,
Flanqué d'ombres. Autour, des cèdres ou de palmiers.*

*Dans les reflets mourants des vastes floraisons
De chrysanthèmes d'or aux sévales difformes,
Triste, ainsi que ses dieux immobiles de formes,
Un vieux bonze accroupi pleure des oraisons.*

*Kita-no-tendji dort. Ni les voix de l'enceinte,
Ni les bruits éternels de Kioto la sainte
Ne troublent la lourdeur de son divin sommeil !*

*Mais les temps l'ont penché vers l'abrupte colline ;
Il chancelle : pareil au vieillard qui décline
Sous les grands rayons roux de l'hivernal soleil.*

Arthur de Bussières

GALERIE CANADIENNE

EUGÈNE DICK, ROMANCIER

Nos aimables lectrices, nos fidèles lecteurs, nous permettront de leur présenter une des gloires du Canada : notre sympathique romancier, M. le Dr Eugène Dick.

Et afin que nul n'en ignore—dit-on en termes du Palais—nous en donnons une photographie aussi ressemblante que possible.

Ce que nous ne pourrions dépeindre aussi fidèlement que le radiant Phébus, ce sont les traits de son intelligence.

Mais aussi, pourquoi confier cette tâche à une plume aussi... mal taillée que la présente et incluse, suivant l'expression... morbide d'un de nos amis ?

M. Eugène Dick naquit en 1850, à Saint-Jean—île d'Orléans,—près de Québec, du notaire Gabriel Dick, aujourd'hui receveur d'Enregistrement de la Côte de Beaupré, et de Mme Emilie Noël.

Du côté paternel, il est d'origine écossaise, par son bisaïeul, mort centenaire, il y a quelque quarante ans à Kamouraska, croyons-nous.

Par sa mère, qui appartient à l'une des plus anciennes familles du pays, il se targue de descendre des Bretons bretonnants aux longs cheveux et au classique *pen-bas*.

En un mot, à quelques gouttes près, c'est le sang français qui coule dans ses veines, comme c'est l'idée française qui prédomine dans sa personne morale.

Eugène Dick a toute sa vie sacrifié à deux idoles : l'une... nous hésitons à la désigner, car il sait par expérience que cela ne lui sert de rien, pas plus à lui qu'à d'autres confrères de la plume : encore que l'on prétende—bien à tort, j'ose le jurer—que les lettres et les arts vont voir de beaux jours.

Donc, sa première divinité, à laquelle il est resté fidèle d'une fidélité de vrai Breton, c'est l'idée libérale en politique ; la seconde, c'est l'idée française en littérature.

Ses compagnons de classe peuvent dire que, dès son adolescence, il s'est montré tel et n'a pas varié.

Nous ne faisons, ni ne voulons faire de politique ; nous avons le droit d'apprécier des faits : ce que nous disons pour notre héros, nous le disons pour tous ceux qui méritent.

Au sortir de l'École Normale Laval de Québec, à peine âgé dix-huit ans, il collaborait à l'*Echo du Peuple*, puis à d'autres journaux, avec MM. J.-C.-S. Lafrance et Jacques Auger.

Vers cette époque, Médéric Lanctôt l'ayant rencontré à Québec dans une de ses tournées de propagande, le chargea de la correspondance ouvrière de la capitale : tâche que Dick accompagna durant quelques mois sous le pseudonyme *Stadacona*, à la complète satisfaction du propriétaire de l'*Indépendance Canadienne*.

Mais c'est surtout dans l'*Opinion Publique* et son frère cadet, le MONDE ILLUSTRÉ, que notre aimable auteur fit ses premières armes comme littérateur, si l'on en excepte cependant l'amusante boutade d'assez longue haleine : *Aventures d'un Québécois à Paris*, publiée dans l'*Événement* de 1869, (pensons-nous).

C'est dans l'*Opinion Publique* que Dick se révéla comme romancier, et son début fut un coup de foudre qui fit lever la tête à la pléiade littéraire de l'époque : L. Fréchette, Marmette, Faucher, Lemay, Legendre, etc.

D'où sortait-il, celui-là ?

Les envois du manuscrit se suivant... à la diable, mais à peu près "hebdomadairement," le *Roi des Étudiants* parcourut une carrière triomphante, laissant derrière lui une large voie tout aplanie pour les amateurs d'histoires de la vie réelle.

Quand le *Roi des Étudiants* paraîtra en volume, on verra que ce roman, écrit au jour le jour, sous le fouet, pour ainsi dire, de l'imprimeur attendant la copie, constitue un joli effort intellectuel de la part d'un jeune homme de vingt-six ans, qui avait alors bien d'autres "chiats à fouetter" pour se tirer d'affaire dans la vie.

Quelques années plus tard, nous retrouvons Eugène Dick dans l'*Album des familles*, de Stanislas Drapeau. Il y commença la publication de l'*Enfant mystérieux*, œuvre considérable qui parut en deux volumes en 1890, chez un éditeur de Québec, M. J.-A. Langlois.



LE DR EUGÈNE DICK

Dans l'entre-temps, la plume de notre illustre ami n'avait pas chômé.

Les colonnes du MONDE ILLUSTRÉ se sont souvent ouvertes à des productions variées, mais toujours marquées au coin du plus pur style littéraire, joint à la plus irréprochable morale : car Eugène Dick a le profond sentiment du respect de ses lecteurs, parce qu'il est foncièrement religieux, sans affectation.

Dans ces différentes publications, il montre une grande connaissance de l'histoire, des mœurs, en même temps qu'une réelle érudition ; signalons, entre autres : l'*Expédition de la Jeannette dans les mers polaires* ; les *Amazones de Chiquendiable* ; *Juiverie*, etc.

Dans cette dernière communication : *Juiverie*, Dick nous raconte avec humour un voyage qu'il fit à Montréal, en 1880, accompagné d'une troupe de Hurons de Lorette, pour y jouer un drame de sa composition : le *dernier jour des Hurons*, qui avait déjà subi à Québec l'épreuve de la première représentation, avec un succès très flatteur.

La manière dont l'impresario juif, qui avait monté la pièce à Montréal, se déroba à toute demande de reddition de comptes, après la tournée théâtrale, justifie amplement, et le titre de l'écrit, et la charge à fond de l'auteur contre l'exploitation judaïque, que vous en-

couragez avec une persistance digne d'une meilleure cause, ô citoyens de Montréal ! Après tout, si vous voulez absolument vous faire... flibuster, libre à vous !

La dernière œuvre de notre excellent collaborateur est présente encore à tous les esprits : nous voulons parler du *Drame au Labrador*—dont la suite paraîtra... mais, chut ! pas d'indiscrétion !

Avec quelle verve Eugène Dick a écrit cette première partie ! Par quelles émotions il fait passer le lecteur ! Quelle figure touchante et naïve dans sa gratitude (oh ! le beau sentiment !) que celle du petit Wapwi ! Quelle méchanceté chez le cousin Gaspard Tabarou ; que tout est donc bien agencé ! Et, ce qui ne gêne rien, c'est une histoire véridique en tous points.

Les *Pirates du Golfe Saint-Laurent* nous feront connaître les machinations de Gaspard, et... mais le petit Wapwi est à : ne nous alarmons pas d'avance.

D'indiscrétion en indiscrétion, si nous annonçons une nouvelle à sensation !...

Pourvu que notre illustre ami ne nous en vende pas !... Bah ! risquons le paquet ! Aussi bien, chers lecteurs, serez-vous nos complices.

Une œuvre depuis longtemps attendue pourrait bien voir, sous peu, le jour ; il s'agit d'un livre ayant pour titre : *A travers les cignes*.

Si pareil événement se produit, nous promettons aux buveurs d'alcool et autres ivrognes des émotions dont ils sauront tirer profit... peut-être ! hélas !

Nous avons dit qu'il ne sert de rien à notre grand écrivain d'être resté fidèle à ses convictions libérales ; les uns le lui reprocheront, les autres s'en souviendront fort peu !

Protection des arts, des lettres !...

Montrez-nous donc cela, je vous prie ? Où sont nos Mécènes, nos François Ier, nos Louis XIV ?

Qui donc, je vous le demande, écrivains renommés du Canada, qui d'entre vous a jamais éprouvé la moindre faveur ? Eh ! mais, on vous repousse, on vous rejette : vous êtes des parias !...

Loïn de nous la prétention de dicter la loi à ceux qui la font ! Mais n'est-ce pas un crime que de voir un homme comme Eugène Dick—et bien d'autres—abandonné, sans ressources, ne vivant pas, vivant à peine et avec quelles peines, hélas ! quand des savetiers, des épiciers en rupture de comptoirs, obtiennent les faveurs gouvernementales, sans aucune utilité pour la province ?

Nous n'avons pas la pensée d'ôter aux bons employés les places qu'ils occupent : et nous ne craignons nullement de dire que le système de gouvernement le plus déplorable, le plus dangereux pour les gouvernants, c'est le système de destitutions pour cause politique.

Mais un gouvernement a mille moyens de favoriser ceux qui le soutiennent, sans se montrer inhumain.

Pourquoi garder et même nommer des non-valeurs, quand il y a des gens capables de rendre de réels services, tout parti pris mis de côté ?

Oh ! avec quelle envie nous considérons, d'ici, le gouvernement français, contre lequel s'élèvent des gens ne connaissant rien aux institutions de la métropole ! Avec quelle envie nous voyons ce gouvernement, empressé à reconnaître le mérite, encourageant les hommes de lettres, se constituant leur protecteur ! Il leur confie des missions, leur donne des positions dans les bureaux des ministères, les charge de travaux spéciaux d'histoire, de géographie, même d'archéologie, et cela, sans s'enquérir de leurs attaches politiques !

Le service civil, ici, s'en porterait-il plus mal, ne fut-ce qu'au point de vue du... style épistolaire ?

Eugène Dick a bien mérité du Canada : qui doit le reconnaître ? N'est-ce pas l'émanation directe du peuple—en d'autres termes, le gouvernement ? Le pays y gagnerait—et le gouvernement n'y perdrait rien !

C'est bien là une branche de la question sociale : car, si vous voyez un manœuvre de maçon maltraité, soyez sûrs que l'écrivain est plus exploité, plus maltraité, jouit de moins d'égards même en haut lieu qu'un manœuvre de maçon.

C'est une dure vérité—mais c'est la vérité.—
Penser qu'il faut dire de telles choses !...
Il vaut cependant mieux les dire, que d'avouer
(d'après de mauvaises langues) que le mérite ne signifie rien, que le dévouement est lettre morte, qu'il n'y a, en un mot, que le favoritisme pour règle de conduite au Ministère !

Fermin Picard

UN VOYAGE EN BALLON

Je lisais, dernièrement, avec le plus grand intérêt, le récit de la dernière ascension de M. Stanley Spencer, accompagné de deux reporters bien connus.

J'enviais le sort de ses deux compagnons, lorsqu'un homme d'un certain âge, boutonné jusqu'au menton, me dit en riant :

—Ah ! ah ! jeune homme, j'ai vu ça, moi !
—Vous ? oh ! contez-le moi !
Voici à peu près son récit :

Tel que vous me voyez, jeune homme, j'ai été constable ici.

Un jour, que je fumais ma pipe à la porte de la salle de police, un homme se présenta ; il était grand, sec, très mal vêtu, il s'avança vers moi et me dit :

—Monsieur, j'enlève mon ballon demain matin : j'ai besoin d'un homme.

—Demandez au chef de police, que je lui dis.

Il va demander au chef, et c'est moi qui, moyennant cinq dollars, suis de corvée.

C'est sur la place de la fête que l'ascension devait avoir lieu.

A neuf heures du matin, j'étais à mon poste.

Le ballon était déjà à moitié gonflé. Il demande des hommes de bonne volonté pour tenir les cordages et me dit :

—Vous, vous êtes solide ; vous ne lâcherez que quand je vous le dirai.

Ma consigne spéciale était de lui obéir : j'obéis.

Tout va bien, le ballon se gonfle ; il fait mettre dans son panier des sacs de sable, qu'il appelait le lest.

Il monte à son tour dans le panier et il nous crie :

—Attention !

Je me dis :

—Bon ! connu ! et je me cramponne à la corde.

—Lâchez tout ! qu'il me crie.

Je me dis :

—C'est l'heure d'être solide, et je m'assois bien, et je tire la corde.

Tout le monde lâche ! je tire ! je tire !

Mais je m'envole, pendu comme un pompon à la queue d'un cerf volant.

—Mais lâchez donc, constable.

Je regarde, j'avais au moins trois étages sous moi.

—Tonnerre ! que je dis, j'aime mieux aller comme en paradis que d'aller en enfer par l'autre moyen.

Et je me cramponne, je me cramponne, que mes doigts en saignaient ; avec ça, mon sabre me battant les jambes.

—Vous ne m'avez pas entendu ! qu'il me dit.

J'étais au moins à cinq étages.

—Jamais, que je réponds en me ratatinant sur la corde.

—Eh bien ! alors, montez !

—Où est l'escalier ?

—Attendez !

Ah ! le gaillard ! en deux tours de bras il tirait la ficelle après laquelle j'étais pendu et il me faisait prendre pied dans la nacelle.

Je me remets encore un peu, puis je dis au grand sec :

—Ah ça ! est-ce que c'est pour votre plaisir que vous voyagez là-dedans ?

—Non, j'ai un but.

—Vraiment ! Et où allez-vous ?

—Dans la lune !

—Ah ! pas de plaisanteries, vous. Je ne connais que le service, moi ! N'allez pas me faire manquer l'appel au moins.

—Dans deux heures, nous y serons.

—Nous y serons... nous y serons...

—Où le ballon crévera !

—Dieu ! qu'est-ce que vous me dites ?... Pas de mauvaise plaisanterie.

—Je ne plaisante jamais !

La sueur me perlait sur le front, elle se refroidit subitement et alla me geler les os.

Lui, le vieux brigand, il avait l'air tout joyeux, et il vidait ses sacs de sable par-dessus le panier.

Un moment, j'allais lui faire observer qu'il n'était plus l'heure de secouer les tapis... mais comme nous n'étions pas très bien ensemble, je m'abstins.

Quand les sacs furent vidés, il retira son paletot, le jeta, son gilet, le jeta aussi, puis, se tournant de mon côté, il me dit :

—Constable ! votre sabre !

—Pourquoi faire ?

—Donnez, donnez vite...

Je le donnai, croyant qu'il allait s'en servir pour la manœuvre.

A peine l'eut-il qu'il le lança dans le vide.

Il me regarda... mais avec un oeil singulier.

J'eus comme un frisson.

—Il faut que nous montions encore...

—Ah ! bah !

—Nous sommes trop lourds !

—Eh bien ?

Il saisit son menton dans ses doigts secs, inclina la tête et, ses regards ardents fixés sur moi, il pensa quelques secondes, puis me demanda tout à coup :

—Constable, combien pesez-vous ?

Je compris et, rassemblant toute mon énergie, je lui dis :

—Oh ! pas lourd, surtout le matin avant la soupe.

—Constable, répéta-t-il, combien pesez-vous ?

—Pas plus de deux livres... et avec mon sabre.

—Deux livres, se dit-il tout haut, c'est trois cents pieds...

Et prenant une résolution violente, il s'élança sur moi.

—Ah ! ma foi, vous comprenez, j'avais affaire à un fou.

Tant pis pour moi si j'étais vaincu !

Nous nous primes à bras-le-corps, nous roulâmes dans la nacelle... un instant je le lâchai, il se redressa.

Je n'eus que le temps de l'enlacer.

Je le levai à bout de bras, le balançant quelques secondes dans le vide et, ma foi :

V'lan ! je le lançai dans l'espace !

—Comment, vous, monsieur, vous avez jeté un homme... oh !

—Allons donc ! jeune homme, fit le constable en faisant sonner son rire loyal, c'est à-dire que j'ai rêvé ça à la veille du jour de l'ouverture de l'Exposition.

EGG. MOREAU.

Le patriotisme ne connaît pas de confession.—FÉLIX FAURE.



LA REINE ET LE ROI DE SIAM

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 24 juillet 1897.

A la suite de la réunion de la Société Canadienne de Paris, où sir Wilfrid Laurier vint serrer la main à tous ses heureux compatriotes, M. Langa—le nouveau photographe du MONDE ILLUSTRÉ à Paris—invita tous nos amis à se rendre le lendemain matin à l'hôtel du premier ministre, et, c'est là qu'il prit le groupe des seize dont nous donnons aujourd'hui la photographie.

Malheureusement, un grand nombre de nos amis ne purent être présents à cause des occupations qui les captivent, soit aux hôpitaux, soit ailleurs. Seuls ont pu venir, à part sir W. Laurier, notre président d'honneur, et son très sympathique et aimable secrétaire particulier, M. Rodolphe Boudreau, MM. Edouard Richard, ancien député, actuellement chargé à Paris d'une mission du gouvernement d'Ottawa et qui est notre dévoué président honoraire ; le Dr D. LeCavelier, notre actif président (qui part demain pour les congrès des médecins à Moscou (Russie), où il est invité ;) Raoul Barré, notre meilleur dessinateur canadien, qui vient d'entrer dans la célèbre maison Paul Ollendorff ; le Dr Louis Gauthier, nommé récemment chef de clinique de l'éminent professeur Abadie ; le professeur Ch. Dion qui a beaucoup fait parler de lui à cause de récentes et très utiles découvertes ; Louis Larose, ancien camarade de collège de sir Laurier et actuellement pharmacien à Nashua ; Aljuter Emard, qui suit avec succès, à Paris le cours de l'École Dentaire de France ; le Dr J.-M. Roy, faisant ici de la médecine générale ; J.-A. Roby, peintre de talent qui réussit en finances comme en peinture ; Dr Paul Ostigny, dont les professeurs Potain et Chatellier font beaucoup d'éloges ; Alfred Desloges, E.E.D. et un jeune confrère de talent ; Hercule Barré et Eugène Bourassa qui venus à Londres pour les fêtes jubilaires ont eu le bon esprit de venir respirer le capiteux air de France et admirer les éternelles beautés de Paris.

Ma binette y est aussi, mais ça n'a pas d'importance. Passons.

C'est ce petit groupe sympathique de membres et d'amis de la Société Canadienne de Paris qui entoure notre populaire et aimable premier ministre, qui semble heureux comme un père entouré de ses enfants.

Lundi, 2 août.

L'opinion publique française change rapidement à l'égard de M. Laurier. Plus il est connu, plus il gagne de sympathies. A part M. Louis Herbette, celui qui a le plus contribué à rétablir la vérité en faveur de M. Laurier, et conséquemment à lui gagner des amis et des admirateurs, est incontestablement M. Edouard Richard.

M. Richard a écrit dans le *Journal des Débats* un excellent article plein d'explications si claires, que la presse française, un instant montée par les journaux anglais, a reconnu son erreur d'une manière complète et franchement magnanime.

Voici comment M. Richard termine son habile et patriotique plaidoyer :

...M. Laurier n'est pas enclin à l'emballement ; encore moins, si c'est possible, à la flagornerie. Aussi, ai-je été stupéfié du langage qu'on lui faisait tenir au banquet du lord-maire. J'ai en mains le résumé de ce discours, tel qu'il fut donné par le *Times* et je m'explique maintenant ce qui a donné lieu à cette interprétation. Après avoir dit : "Qu'il était Français, qu'il était issu de cette grande nation qui a été, depuis des siècles, une rivale de l'Angleterre ; qu'il était fier de son origine," il a ajouté : "But I am British to the core." On a traduit cette phrase, de bonne foi, sans doute, par : "Je suis Anglais de cœur." Cette phrase ne peut se traduire littéralement ; *core* n'est pas *heart* et *British* n'est pas *English*. Je n'entreprendrai pas d'expliquer les nuances délicates, mais fort essentielles, qui tiennent au sens de cette phrase : ce serait superflu. Je me contenterai de dire que le sens indiscutable, pour quiconque connaît le génie de la langue et les circonstances particulières des colonies anglaises, est le suivant : "Je suis profondément attaché aux institutions britanniques et au lien colonial." Nous avons au Canada, il faut bien le remarquer, ceux qui désirent la rupture du lien colonial : ce sont les indé-

pendants ; ceux qui désirent l'annexion aux Etats-Unis ; ce sont les annexionnistes ; ceux qui veulent le maintien du lien colonial : ce sont les *British* ou *Britishers* : "I am British to the core" signifie donc : "Je suis profondément attaché au lien colonial." Il ne faut pas oublier que *British* est le tout et qu'*English* est la partie.

Le sort en est jeté, et depuis longtemps. Les liens qui nous unissent à la France ne peuvent être que des liens d'affection ; je pourrais dire des liens d'amour. Ces sentiments sont aussi vivaces qu'au jour de la séparation. Nous n'en faisons pas mystère à nos compatriotes anglais, bien au contraire. Ils ne s'en formalisent pas d'ailleurs, au moins en apparence, car ils savent que nos intérêts sont dans le sens de notre loyauté, et, comme avec eux l'intérêt est le puissant mobile, ils comptent sûrement sur notre loyauté. Il suffit, du reste, d'un moment de réflexion pour se convaincre combien serait irréalisable un rêve qui tendrait à créer entre la France et nous d'autres liens que ceux de l'affection.

La haute position qu'occupe M. Laurier, sa grande valeur et ses belles qualités sont un grand honneur pour nous tous, Canadiens. S'il est fier de son origine, nous le sommes tous de lui, de l'honneur qui nous en revient, et la France elle-même ne saurait y être indifférente.

La carrière de M. Laurier n'est pas encore très avancée et, cependant, il est déjà le plus grand Français que le Canada ait produit.

Cet article, beaucoup reproduit, a eu ici un excellent effet.

Mercredi, 4 août.

M. Cochery, ministre des Finances, présidait, hier soir, le grand banquet donné en l'honneur de sir Wilfrid Laurier.

Il y avait au moins deux cents convives, parmi lesquels on remarquait, en dehors du ministre des Finances et de sir et lady Laurier : Louis Herbette, conseiller d'Etat ; Dr Péan ; Laferrière, vice-président du Conseil d'Etat ; Lœw, premier président de la Cour de Cassation ; Bartholdi ; H. Beaugrand ; comte de Sémallé ; V. Tamburini ; R. Boudreau, secrétaire particulier du premier ministre ; Ed. Richard ; Jules Gay ; A.-E. Poirier ; Cannas, adjoint au procureur-général ; Polain, conseiller d'Etat ; de Lamothe, ancien gouverneur de la Guyane ; Lucien Paté ; Nisard, directeur aux Affaires Etrangères ; Bruneau, représentant la préfecture de la Seine ; Hector Fabre, agent du gouvernement canadien à Paris ; Chandéze ; Emile Gautier, etc., etc.

Plusieurs jolies femmes rehaussaient aussi l'éclat de cette brillante fête. Les orateurs de la soirée sont : Sir Wilfrid Laurier, MM. Cochery, Ls Herbette, le Dr Péan, Emile Gautier, H. Beaugrand et H. Fabre.

Le discours de M. Laurier est partout reproduit avec une suite d'éloges mérités. En voici un extrait :

Les idées, les sentiments, les aspirations que vous avez trouvés dans mes discours, monsieur le ministre de la République française, ce sont les idées, les sentiments, les aspirations de la race à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. C'est toujours le sang de la France qui coule dans nos veines, et si en 1763 les liens qui nous unissaient ont été déchirés, le même sang a continué de couler, et le cœur n'a cessé de battre au même endroit.

Nous avons toujours suivi les événements de France avec un intérêt passionné. Nous avons pris part à vos joies, à vos deuils, à vos deuils surtout. Car jamais nous n'avons plus aimé la France que lorsqu'elle a souffert. Loin de vous, lors de l'année terrible, nous avons souffert autant que vous.

...Quant à nous, nous sommes une véritable nation, une colonie libre, attachée à la Grande-Bretagne non par la force, mais par l'affection et par la gratitude, ce qui n'empêche pas ses souvenirs éternels à la mère qui lui a donné la naissance.

Nous sommes une nation qui protège ses intérêts, ceux de la Grande-Bretagne et les vôtres ; car c'est à nous qu'on doit de voir aujourd'hui le traité de commerce avec l'Allemagne énergiquement dénoncé.

A la suite de ces paroles applaudies, *Le Figaro* ajoute :

Tout le monde maintenant est debout. Sir Wilfrid Laurier est l'objet d'une magnifique ovation.

Il termine en faisant l'éloge de Paris qu'il visite pour la première fois de sa vie, mais qu'il admire et qu'il aime. Deux monuments ont fait l'objet, pour lui, d'un pieux pèlerinage, le monument de Strasbourg, le monument de Gambetta.

L'orateur nous parle encore des avantages qu'auraient pour le Canada et pour la France des échanges plus fréquents entre les deux pays, et il sollicite l'initiative des commerçants français. Il termine en disant :

"J'adore votre Paris, mais, excusez ma franchise, toutes ses beautés ne parlent pas à mon cœur comme le rocher de Québec... Je n'ai plus que quelques jours à passer en France. Lorsque je la quitterai, lorsque s'éloigneront de mes yeux les côtes de son littoral, je ferai une prière qui sera courte, je dirai et je répéterai : "Dieu protège la France !"

Le succès de sir Wilfrid Laurier a été énorme.

A la suite de sir Wilfrid Laurier, MM. Herbette, Cochery, Dr Péan et les autres orateurs, ont également été très éloquents dans les jolies choses qu'ils ont dites d'une manière aimable et charmante.

Ce banquet, donné à l'hôtel Terminus, est l'un des plus brillants de l'année, et il aura pour excellent effet de mettre davantage en lumière notre illustre homme d'Etat canadien, sir Wilfrid Laurier, que le président de la République française vient de faire grand-officier de la Légion d'Honneur.

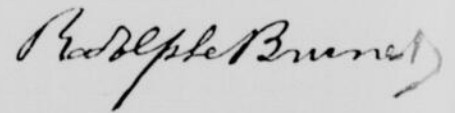
Vendredi 6 Août.

Et les journaux de ce matin publient la petite note que voici :

Sir Laurier quitte Paris ce matin, se rendant à Genève, puis à Lucerne, où il passera quelques jours. Il compte se rendre ensuite à Rome, où il doit avoir une entrevue avec le pape Léon XIII.

Si notre premier ministre est aussi bien reçu et aussi acclamé à Rome qu'il l'a été à Londres et à Paris, son voyage aura été triomphalement beau, et il en pourra garder, avec une juste fierté, le plus magnifique souvenir.

Léon XIII et sir Wilfrid Laurier ne complèteront sûrement pas contre la patrie canadienne.



PETITE POSTE EN FAMILLE

J.-L.-A. S., Ottawa.—Ce sera fait comme vous l'indiquez, mais votre crainte me semble peu fondée.

A. F...—Pourriez-vous passer en nos bureaux de 11 heures du matin, ou de 2 à 5 heures du soir ? Vous serez toujours le bienvenu.

Antonio, Montréal.—Nous n'avons pas vu *Sur le bord du ruisseau*.—Soyez sûr que ce que nous pouvons, nous l'insérons. Nous ne pouvons, à notre grand regret faire la multiplication du papier ; ce qui est accepté attend parfois longtemps—mais ce n'est point notre faute, ni celle du personnel—.

J.-E.-A. C., Brunswick (Me.)—Par notre numéro 672, nous avons publié plusieurs indications utiles que nous vous prions de revoir : nom et adresse ; observation des lois de la poésie, etc. Ce dernier point, vous le comprenez, est absolument essentiel ; il nous coûte de devoir le dire parfois, mais il le faut bien.

XXX.—Si c'est un logographe, il est, je le crois, bien gracieux ! Et ce n'est certes pas avec lui que nos amis, enfants gâtés des Muses, Melançon et Bussière, ressentiront l'ennui, auront

Un chagrin au cœur.

fut-ce même

Un chagrin de fleur !

Mlle Georgine B...—Le changement sera fait selon votre désir.—Ne faisant plus entendre le moindre chant, le rossignol cache sa tête sous sa plume et s'endort... hélas !...

Emile D...—Par notre numéro 672, nous posons certaines règles parmi lesquelles une très importante dit : Que tout écrit doit mentionner, à part si l'on veut, l'adresse et le nom réel. Soyez assez bon, nous vous prions, de vous conformer à cette règle, et nous vous ferons connaître notre décision.

LE SERVICE DES POSTES

Décidément, cela devient inquiétant !

Faudra-t-il que nous portions nous-mêmes nos lettres à ceux à qui nous écrivons ?

Le service des Postes n'offre-t-il plus aucune sécurité ? Pourquoi les lettres ne parviennent-elles plus ?

Que fait donc le ministre des Postes ? A quoi sert-il, je vous le demande, s'il est inaccessible à la crainte... qu'éprouvent ses administrés, voyant qu'il suffit de déposer une lettre à la boîte pour... qu'elle y demeure !

Mais où donc vont ces lettres ?

Voyons, il est temps que cela finisse : un de nos amis, ici en ce moment, tempête, se démeine, parce que nous n'avons pas publié un article urgent : le pouvions-nous, n'ayant rien reçu ?

C'est, depuis fin mai, à notre connaissance, la *sixième* qui se perd.

Rappellerai-je une lettre que je reçus *ouverte*, en février dernier, et me venant d'un ministre fédéral, s'il vous plaît : ce ministre m'ayant toujours témoigné beaucoup de bienveillance, me parlait, en sa lettre, de choses... dont me parla... mais je ne veux nuire à personne ; à la Poste de Montréal, je compte bien des amis ; et, si je déteste souverainement l'indécence, je mets le gagne-pain d'un employé au-dessus de ma légitime colère.

Mais, dites-le-moi : faudra-t-il porter nous-mêmes nos lettres à nos correspondants ?

Dans ce cas, prière au gouvernement d'ouvrir un crédit pour les frais de voyage des Canadiens portant leurs correspondances !

FIRMIN PICARD.

LE ROI ET LA REINE DE SIAM

(Voir gravure)

Le roi de Siam sera prochainement l'hôte officiel de la France.

Malgré l'opposition faite par quelques colons à cette réception officielle de S.M. Chulalongkorn par le gouvernement de la République, il est certain que le souverain de Bangkok recevra en France le plus parfait accueil.

S.M. Chulalongkorn mérite d'ailleurs cet accueil. En effet, si des difficultés assez graves ont jusqu'à présent divisé sur les frontières franco-siamoises les agents des deux pays, des gens bien informés affirment que le roi de Siam est disposé à faire toutes les concessions possibles pour que ces difficultés disparaissent.

La suite de S.M. Chulalongkorn qui voyage accompagné par son fils et son frère, comprend quinze dignitaires de la cour et du gouvernement de Bangkok.

Le roi de Siam, qui fait en ce moment son tour d'Europe, s'appelle couramment Sombeth Paramindr Maha Chulalongkorn Phara Chula Chom Klaso, mais sa signature officielle, telle qu'elle lui est imposée par son protocole, est celle-ci : Phra Paramindr Maha Chulalongkorn Badinohr Dhebaya Maha Mongkut Phra Tschula Tehorn Klan Tehan Iu Hue Phandin Sayam Lao Pen Baronia Radschah Thiradschi Haang Malava Pradhet ; on peut la voir aux Archives nationales, sur les documents diplomatiques qui ont consacré récemment l'annexion de la province de Luang-Prabang à la colonie française.

S.M. Chulalongkorn, "roi de Siam au nord et au sud, des Laotiens, des Malais, des Karèn, etc." est né à Bangkok le 20 septembre 1853. Petit, trapu, le teint olivâtre, la démarche lente, le regard inquisiteur, il est le fils du roi Mongkut, qui ouvrit son royaume au commerce étranger. Il est monté sur le trône le 18 octobre 1868 et a épousé la princesse Sawang Wad-dhana, née le 10 septembre 1862, dont il a un fils, le prince Maha Vajiravudh, héritier présomptif de son trône.

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes doit nous faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous nous écoutent. — PAUL BOURGET.

LE VERRE D'EAU

Il y avait huit jours et plus que le soleil buvait à grandes lampées toute l'eau, toute la rosée, l'humidité du pays de Galice.

L'herbe jaunissait ; les feuilles retombaient le long des branches, sans force et sans sève.

Les oiseaux, penchés sur les puits à demi taris, en regardaient les pierres humides pour tromper leur soif.

Et tout voyageur, qui, en partant, n'avait eu soin de se mettre une peau de chèvre pleine d'eau au côté, courait risque de tomber sur le chemin.

Justement, saint Jacques de Compostelle ayant choisi un jour semblable pour faire une longue route, se sentit, vers l'heure de midi, la gorge tellement altérée, qu'aucune prière n'y pouvait plus passer. De guerre lasse, il laissa retomber le chapelet pendu à sa ceinture et voyant une hôtellerie à cent pas plus loin, hâta le pas vers ce toit qu'il espérait hospitalier.

Dans la salle basse, trois hommes buvaient. Ils trinquaient, le verre en main, avec l'aubergiste, lorsque l'ombre du saint s'allongea tout à coup à leurs pieds sur le carrelage de la pièce.

— Qui es-tu, camarade ? interrogea le maître du logis.

Et comme le nouveau venu s'asseyait devant une table, il ajouta :

— Veux-tu une flasque de vieux vin ? ou quelque boisson fermentée ?

— Rien de tout cela, ami, dit le saint, dont la gorge sifflait de besoin, car je n'aurais pas de quoi te payer. Donne-moi un verre d'eau.

A cette demande, un des buveurs ricana, avala ce qui restait de son verre et dit :

— Hôtelier, ne lui donne rien.

Le second jeta le contenu de sa coupe par la fenêtre et commanda :

— Hôtelier, jette-le dehors, il nous apporte la chaleur de l'extérieur.

Le saint s'était levé et de son oeil tranquille regardait froidement les buveurs attablés.

— Et toi, dit-il à l'aubergiste, tu n'as pas encore parlé.

Eh bien ! Maraud, voici ma réponse : Tu t'es trompé d'enseigne. Ici l'on vend aux gens ayant bourse garnie ; mais on ne donne pas. Va plus loin et attends la pluie prochaine pour te désaltérer.

A ce moment, une cruche d'eau placée à l'écart sur une table, se renversa, et une flaque minuscule se forma sur les carreaux de brique :

— A plat ventre, rien du tout, et lappe quelques gorgées, cela, je te le permets, dit l'aubergiste au voyageur.

— Pourquoi me baisserais-je ? répondit le saint dont le regard terrifia les buveurs.

Ils voulurent marcher vers lui, pour le chasser, mais leurs pieds étaient rivés au sol par une force invincible.

Leur bouche se refusait à proférer le moindre cri. Leurs yeux, dilatés maintenant par la frayeur, fixaient sans pouvoir s'en détacher, l'eau qui sortait toujours de la cruche renversée, une pauvre cruche de quatre gobelets à peine, et sur le sol, la flaque qui s'étendait d'une muraille à l'autre.

Les trois truands regardèrent autour d'eux et se sentirent perdus.

La salle de l'auberge, construite en cave, était de trois mètres plus basse que la route à laquelle on accédait par un escalier d'une dizaine de marches.

Une échelle servait à gagner les chambres supérieures. Nulle porte ou fenêtre par où pût s'échapper l'eau qui montait rapidement et arrivait maintenant à la ceinture du plus grand des trois marauds.

— Vas-tu nous laisser mourir ainsi, articula enfin ce dernier.

— Peut-être, répondit le saint.

— Qui es-tu donc ?

— Que t'importe ! Tu m'as refusé le verre d'eau que l'on donne au dernier des gueux. Et tu voudrais que j'oublie ?

L'homme, dont l'eau gagnait les épaules, cria :

— Je sens mon crime.

— Et que feras-tu pour l'expiation, demanda saint Jacques.

— L'aumône à tout venant.

— Ce n'est pas assez.

— Nous ferons ta volonté, saint homme, hurlèrent les deux autres qui, plus petits, avaient de l'eau jusqu'au menton.

— Promets, dit alors le saint à l'aubergiste, que désormais ta maison s'ouvrira grande aux misérables, sans souci d'argent de ta part.

— Oui, cria l'homme.

— Et vous, acheva le saint, vous deux, jurez de vous faire Frères Hospitaliers.

— Nous le jurons, répondirent les deux malheureux.

La petite cruche qui, sur l'ordre du saint, avait causé cette inondation, s'en allait maintenant à la dérive, flottant d'un mur à l'autre, et frappant au passage les têtes des trois truands.

Ceux-ci commençaient à se pâmer.

Le saint toucha la surface de l'eau qui ne monta plus.

— Suivez-moi, commanda-t-il.

Alors seulement, les repentis retrouvèrent l'usage de leurs jambes, gravirent les dix marches et se trouvèrent sur la route brûlée de soleil.

Aussitôt, ils se jetèrent aux pieds de saint Jacques qui, déjà, s'éloignait, après avoir béni de sa main droite, solennellement levée, l'auberge où ce jour-là, mais pour la dernière fois, un verre d'eau avait été refusé.

TREMIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE

Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par M. F. Fleuriot-Kerinou. — 1 vol. in-16, broché, 4 francs. Hachette et Cie., 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

La femme aussi pleine de cœur que d'esprit, dont la librairie Hachette publie la noble vie, avait exprimé le désir qu'on n'écrivit rien sur elle après sa mort. " nul n'avait connu, disait-elle, ses souffrances ni ses joies intimes." Elle préférait qu'on laissât parler ses ouvrages, semences de fécondes et bonnes pensées.

Nous eussions donc été privés de la captivante biographie que l'on nous présente, si M. Fleuriot-Kerinou n'eût trouvé le moyen de la faire écrire par sa tante elle-même, en réunissant à ses cahiers de notes une partie de sa volumineuse correspondance avec ses amis, ses parents et avec la princesse de Sayn-Wittgenstein, née Iwanowska, dont les lettres forment, à elles seules, un élément attractif du plus haut goût.

Le volume renferme quatre gravures hors texte, le portrait de l'auteur à vingt ans et à quarante, dans la maturité de son talent, celui de la princesse Wittgenstein et le cottage de Locmariaker où Zénaïde Fleuriot passait les étés en famille.

Cet ouvrage, pouvant convenir à tous les âges et à tous les genres d'esprit, nous semble appelé à un grand et légitime succès.

Nous recevons un nouveau *Guide* des voyageurs par chemins de fer du Grand-Tronc.

Ce *Guide* est fort bien imprimé ; il contient surtout des gravures superbes depuis les chutes du Niagara jusqu'au Saguenay.

Tout en remerciant vivement l'administration du Grand-Tronc de son gracieux envoi, nous nous permettrons de lui dire notre regret de ne point voir une édition française de ce *Guide* : la province de Québec, ses sacrifices, l'argent de ses habitants ne compteraient-ils pas ?

ÉPINES ET ROSES

*Sous leur meilleur aspect regardons toutes choses :
Vous vous plaignez de voir les rosiers épineux ;
Moi je me réjouis, et rends grâce aux dieux.
Que les épines aient des roses.*

ALPHONSE KARR.



Dr P. Ostigny Dr N. Roy J.-A. Raby H. Barré R. Brunet R. Boudreau A. Emard E. Bourassa A. Desloges
 Prof. C. Dion R. Barré E. Richard Sir Wilfrid Laurier Dr D. LeCavelier Dr L. Gauthier L. Larose

SOUVENIR DE LA VISITE DE SIR WILFRID LAURIER A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE DE PARIS, LE 22 JUILLET.—Photo. Langa, 15 rue de Sèvres, Paris.

L'ÉLÉGANCE FÉMININE

Une chose à décrier, entre toutes, c'est le faux luxe de la bourgeoisie petite ou moyenne. Il faut railler durement l'idée naïve que beaucoup de femmes de Paris et de la province se forment de l' "élégance" et de la "distinction."

Il est bas de vouloir imiter les mœurs et la vie de ceux qui vous sont supérieurs en richesse. Le résultat de cet effort est toujours de la plus triste mesquinerie.

Une petite bourgeoise qui ne travaille pas dans sa maison ; qui dédaigne de mettre la main au ménage ; qui veut avoir sa femme de chambre ; qui s'ingénie pour paraître habillée comme une dame riche ; qui passe son après-midi à faire des visites à des perruches de sa sorte ; qui donne des "soirées" dans son pauvre petit appartement (avec des domestiques d' "extra," etc.), est non seulement méprisable, mais ridicule. Si elle se contentait d'une femme de ménage ; si elle faisait sa cuisine ; si elle s'habillait simplement d'étoffes solides ; si elle perdait la superstition du rang ; si elle ne croyait pas qu'il y va de sa dignité de paraître du "monde," et, lorsqu'elle habite la province, d'être reçue à la préfecture, etc., elle s'ennuierait moins, elle aurait un foyer plus agréable, plus confortable et même plus réellement élégant ; elle serait plus distinguée, au vrai sens du mot, plus charmante, et plus rapprochée même des grandes dames, s'il en est encore.

Car l'élégance, c'est ce qui sied, c'est ce qui est décent et harmonieux. Une jeune dinde, qui affecte les dehors d'un autre condition que la sienne, n'est pas une créature harmonieuse. Et elle devient souvent une méchante créature, étant tout occupée de vanités, sans nulle vie intérieure, et exaspérée, en outre, de se donner tant de peine pour se composer une apparence menteuse, précaire, et qui toujours manque par quelque endroit.

Sa vie, si elle la simplifiait, serait plus aisée et plus large. Elle oserait peut-être avoir des enfants et trouverait même plaisir à les élever. Si de telles dispositions se répandaient parmi les femmes de condition médiocre, de braves gens n'hésiteraient pas à épouser des filles sans dot, car, alors le mot de Michelet serait vrai, que "deux personnes dépensent moins qu'une."

JULES LEMAITRE.

CONSEILS PRATIQUES

Fruitier économique.—Dans une pièce sèche, bien close, et où l'on peut faire la demi-obscurité, il suffit d'avoir des planches ou rayons. A l'automne, on pose les fruits, les uns à côté des autres, mais sans se toucher, et sur ceux-ci on place des feuilles de carton mince qu'on soulève de temps à autre pour voir quels sont les fruits qu'il faut manger, et quels sont ceux qui gâtés, doivent être jetés.

Contre les piqûres.—On sait combien les piqûres de guêpes ou d'abeilles sont douloureuses. Voici, contre cet inconvénient dont nous allons jouir bientôt, un remède aussi simple qu'efficace. Il suffit de frictionner les parties piquées avec du sel marin—du gros sel de cuisine mouillé d'un peu d'eau. La tuméfaction et les douleurs disparaissent rapidement, à la condition toutefois qu'on utilise le remède immédiatement après la piqûre. Vous me direz qu'on n'en a pas généralement sous la main en plein champ, c'est paraît-il, le seul reproche à faire au procédé.

A celle qui a mal aux dents.—Evidemment, Madame, celui qui vous indiquerait le moyen de vous guérir à la fois du mal de dents et des entreprises des dentistes aurait droit à votre reconnaissance. Je ne me flatte pas d'un tel mérite. Voici toutefois un palliatif qui vous aidera à attendre un remède plus radical.

Imbibez d'huile de girofle un peu de coton et mettez-le dans la dent cariée, puis frictionnez très légèrement la gencive, vers la dent malade, avec de l'huile ou de l'essence de genièvre, cela vous brûlera quelques secondes, mais vous calmera bientôt.

Vous n'aurez qu'à recommencer à chaque accès.



A L'ACADÉMIE DE MUSIQUE

De tous les théâtres de Montréal, celui-ci est bien le plus coquet, le plus choisi, celui qui attirera toute la meilleure société de la ville. Dès cette semaine, l'Académie ouvre ses portes, et inaugure son répertoire attrayant par *Straight from the Heart*, œuvre due à MM. Sutton, Vane et Arthur Shirley, dramaturges anglais dont le nom n'est plus à faire.

La direction n'épargne aucun sacrifice pour faire de ce théâtre ce qu'est l'Opéra à Paris : les costumes, les décors de mise en scène seront magnifiques, et la pièce en elle-même exige plus de cent acteurs.

MM. Sparrow et Jacob, directeurs de l'Académie de Musique, en même temps qu'ils le sont du Queen's et du Théâtre Royal, méritent les encouragements et la faveur du public ; nous pensons que cela ne leur sera pas ménagé.

AU QUEEN'S

Le seul fait d'annoncer que le Queen's ouvre ses portes cette semaine, est suffisant pour attirer un nombreux auditoire à ce populaire théâtre. La gérance veut en faire un lieu d'amusements pour les familles de la partie Ouest, et fera tout en son possible pour donner tout le confort voulu aux dames et aux enfants. Il y aura matinées les mardis, jeudis et samedis, auxquelles les dames et enfants pourront aller s'amuser à des prix modérés. La nouvelle saison sera des plus attrayantes et surpassera celle des années précédentes. Comme pièce d'ouverture, nous aurons le plaisir d'assister à l'extravaganza *Henrick Hudson*, qui a obtenu tant de succès dans les villes américaines et spécialement à Chicago et à New-York. La mise en scène est grandiose.

THÉÂTRE ROYAL

Avec cette semaine commence la saison régulière du Théâtre Royal, par les représentations de la troupe de *Nouveautés Européennes de Hughes*. Cette troupe se compose de vingt artistes bien connus dans le monde du vaudeville. L'une des plus remarquables particularités que présente cette troupe est le merveilleux Alfredo, qui marche sur un fil de fer. Des arrangements ont été faits avec la compagnie des chars urbains de Montréal pour qu'un fil de fer soit tendu entre le théâtre et la nouvelle cheminée qui vient d'être construite par la compagnie. Une exhibition gratuite sera donnée une demi-heure avant chaque représentation par ce merveilleux artiste bien connu comme le plus grand artiste aérien du monde.

PARC SOHMER

Elle est immense, la foule qui se presse à l'Exposition—et c'est juste—.

Mais après avoir visité les merveilles accumulées là-bas, si l'on se sent fatigué, pourquoi ne vient-on pas se reposer quelque temps dans l'endroit le plus ravissant du centre de la ville : le Parc Sohmer ?

EXPOSITION DE MONTRÉAL

Si le premier jour, le jour de l'ouverture, n'a pas été favorable à notre superbe Exposition, les jours suivants du moins, le soleil a réparé cet accident. Comment pourrions-nous décrire les beautés de cette Exposition ?—Il faut les avoir vues pour s'en faire une idée. Le jour, la nuit, tout y est féérique : et nos bons amis, les cultivateurs, n'ont aucune excuse pour ne pas s'y rendre, puisque les chemins de fer délivrent avec le ticket de voyage, un billet d'entrée.

LA CROSSE

Le 28 août, samedi prochain, se jouera sur le terrain de l'Exposition, une magnifique partie de Crosse entre les *National*, notre ligue Canadienne-française, et les *Tescumseh*, arrivant fiers des lauriers dont ils viennent de se couvrir, par leur victoire sur les *Toronto*. Sans aucun doute, tout Montréal voudra assister à ce brillant tournoi.

PRIMES DU MOIS DE JUILLET

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Edmond Verdon, 170, rue St-Charles-Borromée ; L.-E. Denis, 4, rue St-Laurent ; Mlle Georgiana Cantin, 204, rue Cadieux ; J. Dubois, 55, rue St-Denis ; Alcide Pelletier, 529, Avenue Laval ; D.-W. Lebrun, 1241, rue DeMontigny ; Aimé Chartrand, 791 rue Cadieux ; Nap. Lafrenière, 142^a rue Craig.

St-Henri de Montréal.—Joseph Galipeau, 259, rue Ste-Elizabeth.

Quebec.—Mme Joseph Bédard, 127, rue Notre-Dame-des-Anges, St-Roch ; Théodore Barbeau, rue St-Ambroise ; N. Morrissette, 93, rue Latourrelle ; A. Emond, 248, rue St-François, St-Roch.

St-Boniface, Manitoba.—J.-E. d'Amour.

St-André Avelin.—Mlle Marie-Louise Raby.

Longueuil.—Horace Maillé.

Laprairie.—Joseph Faille.

Saint-Hyacinthe.—Auguste Séguin ; Dolphis Denault.

Saint-Joseph d'Almer, Lac St-Jean.—François Gagné.

Williamsville, Conn.—Pierre Duplessis.

Lawrence, Mass.—Joseph Michaud, 177¹/₂, rue Lincoln.

Salem, Mass.—F.-H. Généreux, 9, rue Salem.

Mendota, Minn.—Ulric Vidal.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Gentil poisson, si tu me vois, évite
De m'approcher.—Je suis souvent le seul mérite
D'une œuvre d'art.—Puis, je forme des régiments.
Je procure parfois de fort joyeux moments
Aux matelots en mer.—Pour me trouver de suite
Cherchez-moi sûrement dans toute lettre écrite.

LOGOGRIFFE

Avec cinq pieds, lecteur, je suis dans le jardin,
Quand on m'en arrache un, j'existe sur la main.
Quand on m'en ôte deux, moins grosse qu'une outaride,
Je suis, assure-t-on, caquetteuse et bavarde.
Sur deux pieds seulement, j'excite les desirs
Et procure aux mortels richesses et plaisirs.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 617

Métagramme.—Besson et Basson.

Charade.—Chêne-vis.

Ont deviné : Mlle Chayer, N. Huot, Mlle B. Dubé, Montréal ; Jean-Jean, Contrecoeur ; Joseph Faille, Laprairie ; Mlle E. S. Blois, Ottawa.

EXPLICATION DU RÉBUS QUI A PARU DANS LE N° 615

Mot à mot : Houx—squelette—amer—avare—entier
E—dix I—caisse de pêches.
" Oùs qu'elle est, ta mère ?—A'va rentrer.—Dis
qu'a s'dépêche."

GRAVURE-DEVINETTE



Voici le chasseur qui va à la découverte du gibier.
Mais son chien ?

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

II

DANS LA NUIT

D'un pas décidé, Mlle de Sainclair regagna sa chambre.

Il fallait agir rapidement et sur l'heure. La comtesse de Kerlor, bonne et compatissante, aurait pu s'opposer au départ de l'enfant qu'elle avait recueillie, et Mariana, depuis qu'elle sentait ses projets pénétrés, ses espérances déçues, avait soif de vengeance et de liberté.

Mlle de Sainclair se rendit dans sa chambre. Le jour commençait à baisser : elle devrait se hâter pour quitter le bourg de Kerlor avant la nuit.

Elle prit un sac de voyage, de dimensions moyennes, et y jeta précipitamment un peu de linge et quelques menus objets.

Elle y joignit ses bijoux de jeune fille : une montre émaillée ; un bracelet que deux têtes de serpent, aux yeux d'émeraude, fermaient ; des bagues ornées de perles.

Elle mit dans sa poche une bourse aux mailles d'or, au travers desquelles quelques louis brillaient.

Il fallait cependant prévenir sa bienfaitrice. Mariana s'assit à un petit bureau, et écrivit.

Sa lettre terminée, sans la relire, elle la mit sous enveloppe, la cacheta et traça la suscription : " Mme la comtesse de Kerlor."

Vivement, elle descendit l'escalier de pierre ; puis dans le vaste vestibule dont les portraits d'ancêtres, alternant avec des trophées de chasse, garnissaient les murs, elle avisa un plateau d'argent sur lequel elle déposa sa lettre.

Et sans un regret, sans un attendrissement, elle franchit le seuil de cet asile, où elle avait fait de si beaux rêves.

Elle sortit du château sans rencontrer personne.

A l'entrée du bourg, elle s'arrêta, et ce fut d'une voix calme qu'elle demanda à Kerhuel, l'aubergiste, de lui atteler une voiture pour la conduire tout de suite à Brest.

—Impossible, notre demoiselle, répondit le Breton, mon tilbury est à Saint-Marc et ne rentrera que demain. . . . Voyez donc le boulanger Daoulas.

L'unique cheval de celui-ci était malade.

Mariana se rendit encore chez trois habitants du village ; elle se heurta à de nouvelles difficultés.

La violente jeune fille eut une crispation de colère, et se demanda si elle ne ferait pas à pied les huit kilomètres qui la séparaient de Brest.

En plein jour, elle s'y serait résignée, mais le soleil se couchait à l'ouest, du côté de Camaret, irradiant les flots pourpres qui enveloppaient la pointe du Grand Gouin de leurs reflets de flammes.

Soudain, elle entendit un hennissement qui semblait partir d'une bicoque assez délabrée devant laquelle elle se trouvait.

Sans hésiter, elle poussa un des battants vermoulus de la porte cochère, et vit un homme accroupi qui attelait un maigre cheval à une carriole.

Le véhicule manquait totalement d'élégance, de confort ; Mariana, à sa vue, eut un geste d'hésitation, mais elle n'avait pas le choix.

Elle frappa sur l'épaule de l'homme dont elle ne voyait que le dos.

—Voulez-vous me conduire à Brest ? demanda-t-elle.

—Je vais à Loc Maria, répondit une voix rauque.

Puis, après une courte réflexion, l'individu se ravisa :

—Après tout, si vous voulez me donner cent sous. . . .

—J'y consens, dit Mariana.

Il se retourna : c'était Pornic le braconnier, plus rouge, plus hirsute, l'œil plus hébété qu'une heure auparavant.

Presque tous les jours il parcourait la campagne, aux environs de Brest, de chaumière en chaumière, achetant du verre cassé, des peaux de lapin, des chiffons, faisant en un mot tout ce qui concernait son métier de brocanteur, quand il ne braconnait pas ou quand il ne se livrait pas à la contrebande.

Mlle de Sinclair eut un mouvement de recul en reconnaissant

l'adversaire de M. de Kerlor ; mais le drôle ne paraissait pas se soucier de sa présence à la scène de l'après-midi, ni du rôle qu'elle y avait joué. C'était l'essentiel, et puis elle n'avait plus de temps à perdre.

Elle monta dans la voiture. L'animal, malgré sa maigreur, semblait assez allant ; le trajet s'accomplirait en moins d'une heure.

Pornic se hissa péniblement sur le siège. Pour se remettre de sa chaude alarme, il avait encore eu recours à sa fameuse topette d'eau-de-vie.

M. de Kerlor avait rejoint le braconnier au moment où celui-ci, échappant à Tanguy, allait sauter par une brèche du parc, et lui avait infligé une correction méritée.

Pornic n'avait pas demandé son reste. Il était rentré chez lui en se frottant les côtes ; puis il s'était largement " arrosé " pour dissiper sa contrariété.

Mariana n'avait pas remarqué que la brute en fût à ce point d'ébriété, Pornic ayant l'ivresse plutôt silencieuse.

Sans encombre, la carriole sortit du village par la cavée.

La voyageuse était retombée dans ses réflexions amères.

Elle maudissait ce bisaïeul, quelque vicillard stupide probablement, qui avait eu la faiblesse sénile d'épouser la mulâtresse Aurora.

En même temps, Mariana repassait dans son esprit les derniers mots que lui avait adressés Carmen.

Démasquée ! c'était vrai. . . . La sœur de Georges avait vu clair dans ses ambitieuses machinations.

Eprise de son cousin, certes elle l'était, car la prestance et la mâle beauté de Georges avaient de quoi séduire une femme. Mais le désir de briller, de sortir de sa condition infime, la soif du luxe n'étaient-ils pas plus forts encore que cet amour ?

Cependant, le grand air achevait de faire perdre à Pornic le peu de raison qui lui restait.

Il enveloppait l'échine de son cheval de vigoureux coups de fouet, se plaisant à lui donner les noms de tous ceux qu'il appelait ses ennemis.

Pour le moment c'était de celui d'un brigadier de la gendarmerie qu'il qualifiait le pauvre animal, en l'accompagnant de toutes les épithètes désobligeantes avec lesquelles il soulageait sa rancune contre le représentant de l'autorité.

—Hue donc ! Métouffé ! Hue ! canaille ! Marche, carcan !

La bête allongea le trot.

Mariana sans remarquer ce manège, repassait dans son esprit tous les motifs de haine qu'elle possédait contre ces Kerlor, qui avaient accru sans cesse leur fortune, pendant que les Sainclair, plus riches à l'origine que leurs parents, se voyaient ruinés par des calamités successives : révoltes de nègres, incendies de plantations, vols commis par des générations d'intendants ; le cycle fatal avait été jusqu'au bout, pour aboutir aux outrages prodigués à Mariana par Carmen.

Pornic continuait à fouailler à tour de bras son cheval, l'injuriant et le frappant comme s'il avait vraiment ses bêtes noires en face de lui !

—Tiens, Tanguy !. . . . Je ne te prends pas en traître, moi, scélérat !

Il y eut un brusque cahot qui tira Mlle de Sainclair de ses méditations peu édifiantes.

Alors, seulement, elle se rendit compte de l'imminence du danger ; mais il était trop tard.

—Ramasse, Kerlor ! vociféra le braconnier, en rouant de coups l'infortuné quadrupède, dont les maigres côtes saignaient déjà.

Après la lanière, ce fut le manche ; après le français, ce fut le bas-breton.

—Louston ! (malpropre !) Guignon cos ! (vieille tête !)

Le forcené alla jusqu'à prêter ses propres qualités au sobre animal.

Il bégaya dans un hoquet :

—Mes jesdcos ! Ce qui signifie " vieil ivrogne."

L'animal ne put-il supporter cette suprême insulte, ou ses jambes surmenées refusèrent-elles de le porter plus loin ?

Toujours est-il que, brusquement, à la suite d'un écart, cheval, carriole, conducteur et voyageuse roulèrent dans un fossé avec fracas.

—Stroun Maria Rumengold ! (Notre-Dame de Rumengol !) nous sommes morts ! gémit Pornic.

Le pochard se serait fendu le crâne, si en sa qualité de Breton, il ne l'avait pas eu si dur. Il resta sans mouvement.

Mlle de Sainclair se releva, bien que la commotion eût été des plus rudes et qu'elle fût légèrement contusionnée.

Elle fit quelques pas en chancelant et regarda aux alentours.

Elle était au milieu d'un bois ; l'obscurité régnait.

Mariana eut un frisson ; comment retrouverait-elle son chemin au milieu de la nuit ?

Elle marcha encore inconsciemment pendant quelques minutes.

Il lui sembla entrevoir une faible lumière à quelque distance au milieu des branches.

La fugitive retrouva un peu d'espoir ; mais la lueur disparut brusquement ; cependant Mlle de Sainclair ne s'arrêta pas.

Elle jeta un cri de joie ; le sentier qu'elle suivait tournait dans le bois ; le point brillant reparut à quelques pas.

Vaguement, elle distingua un véhicule de forme singulière arrêté sous les arbres ; elle s'approcha.

Un aboiement la fit reculer ; mais elle entendit le grincement d'une porte.

Une silhouette masculine se profila dans une baie lumineuse, à cinquante centimètres du sol.

Mariana respira ; elle allait pouvoir demander un renseignement et peut-être continuer sa route.

— Qui va là ? interrogea une voix éraillée.

— Une voyageuse égarée, dit Mlle de Sainclair.

— Ah ! . . . Attendez ! je vais vous remettre dans le bon chemin.

L'homme descendit quelques marches et vint au-devant de la jeune fille.

Il s'écria avec un accent trainard, qui n'était certainement pas du pays :

— On n'illumine pas souvent dans votre province ; c'est difficile de se regarder dans le blanc des mirettes.

— J'ai été victime d'un accident, reprit Mariana. Je vais à Brest ; en suis-je encore loin ?

En entendant cet organe jeune et musical, l'homme esquissa un salut et répondit :

— Vous avez encore plus d'une lieue et demie . . . Mais, entrez donc chez nous, ma petite dame, vous devez être dans tous vos états ; mon épouse va vous faire prendre un doigt de vulnéraire. C'est souverain !

Avant que Mariana eût eu le temps de refuser, il appelait :

— Zéphyrine ! éclaire-nous ; je t'amène du monde.

La porte se rouvrit ; une masse énorme apparut, tenant une lampe à pétrole, et glapissant d'un ton canaille :

— En voilà une blague, Eusèbe ! On ne reçoit pas de société à cette heure-ci.

La masse se pencha, faisant gémir les ais.

Mlle de Sainclair aperçut alors une voiture de saltimbanque, une roulotte, ou plutôt un entresort, car le véhicule en face duquel elle se trouvait était l'établissement d'une somnambule extra-lucide.

La jeune fille voulut reculer ; mais l'homme la tenait par la main et la poussait en avant.

— Prenez garde, ma petite dame, dit-il avec une intonation gouailleuse, qu'il cherchait pourtant à adoucir, il y a un pas, et même plusieurs.

Le chien, qui était attaché sous la voiture, hurla de nouveau en tirant sur sa chaîne : d'un coup de pied, son maître lui imposa silence.

Mlle de Sainclair subit machinalement l'impulsion. Elle se trouva dans la voiture.

L'homme la fit asseoir sur un siège boiteux, le trépied de la pythonisse.

Mariana de Sainclair examina ses hôtes et pâlit.

Elle n'avait pas remarqué pourtant que l'attention du couple s'était tout de suite concentrée sur le sac qu'elle tenait à la main.

Eusèbe Rouillard, dit La Limace, était un petit homme à l'aspect maigrichon et sec des voyous du trottoir parisien, au visage glabre, et passablement patibulaire. Les cheveux étaient courts et drus, mal plantés, se raréfiant aux tempes et au sommet d'un crâne assez difforme. Dans ses petits yeux éraillés et chassieux, un regard sournois et madré pétillait. Les pattes d'oie étaient déjà fortement accentuées, bien qu'il n'eût pas encore atteint la quarantaine. La bouche édentée, aux lèvres épaisses dont l'inférieure avançait, suait le vice. En somme la physionomie était celle d'un parfait gredin ; toutefois, les gestes hypocrites et les manières de pitre atténuaient la rudesse et la grossièreté du personnage, qui tenait plus du ruffaud de la Cour des Miracles que de l'escarpe moderne. Un de ses ancêtres avait été certainement dessiné par Callot.

Zéphyrine avait la taille d'un cuirassier, un mètre soixante-dix-neuf de hauteur. La richesse de sa corpulence répondait à cette stature monumentale. Si l'enseigne de son entresort n'avait pas annoncé sa profession, on l'eût prise pour la Femme Colosse, une autre artiste qu'on rencontre dans ce milieu forain. Elle semblait plus jeune que son Eusèbe ; mais sa figure ronde et couperosée, son front bas, orné de superbes accroche-cœurs, ses gros yeux à fleur de tête lui donnaient une expression bestiale qui justifiait une fois de plus le dicton de la sagesse des nations concernant les époux assortis.

— Eh bien ! quoi, fit l'homme, tu ne vois pas que madame a besoin de se remonter ?

— Faut-il vous faire une tasse de camomille ?

— Mais non, je te dis ; du vulnéraire ; madame est tombée . . . Tiens ! elle a des écorchures.

En effet, le visage de Mlle de Sainclair portait la trace de légères ecchymoses.

Elle remercia du geste, bien qu'elle se sentit très mal. La réaction se produisait.

Après l'accident, elle avait fait une provision d'énergie nerveuse qui touchait à sa fin.

Ses beaux yeux bleus errèrent à droite et à gauche.

Elle entrevit un intérieur sordide ; un lit très sale dans une sorte d'alcôve ; un canapé graisseux ; des loques immondes partout.

Au milieu de la chambre, sur un guéridon au tapis effrangé, quelque chose de blanc surprenait ; ce n'était pourtant qu'une simple feuille de papier à lettres. Une insupportable odeur de graillon prit la jeune fille à la gorge ; puis la lampe charbonna, dégageant d'aères vapeurs minérales ; d'autres relents innomés achevèrent de suffoquer Mariana. Elle eut une sensation de terreur, comprenant qu'on l'avait attirée dans un repaire infâme. Tant d'émotions successives l'avaient épuisée ; ses forces la trahirent ; sa tête s'inclina, elle perdit connaissance.

— Chouette ! fit Zéphyrine, esquissant un entrechat. Ça nous épargne de l'ouvrage. Allons-y, La Limace ! Allume ! allume !

Et sans s'être autrement concertés, les deux bandits, se mirent en devoir de dévaliser la voyageuse. La Limace empoigna le sac, pendant que Zéphyrine fouillait la jeune fille et s'emparait de la bourse. Quand elle vit l'or rutiler, la somnambule s'écria :

— Voilà de quoi affranchir la babillarde que j'écris à ma sœur.

— Souhaite-lui le bonjour de ma part, dit Eusèbe en tordant la fermeture du sac.

— Pas de blagues ! riposta Zéphyrine, comptant le produit de son vol ; jusqu'à nouvel ordre, elle ne sait pas que nous sommes en ménage ensemble . . . ça viendra quand il faudra.

La Limace, tout en tirant son butin, ajouta :

— Et je t'épouserai . . . Tâche que ce soit avant que Rose Fouilloux, ta frangine, ait craché son dernier poumon . . . Comme ça nous hériterons de sa braise et de son cabinet de pythonisse de la rue des Trois-Couronnes. Un bocal autrement rupin que celui-ci !

— Bien sûr, mais elle nous léguera aussi son môme . . . Et ça c'est le chiendent ! observa Zéphyrine tout en décrochant les boucles d'oreilles de Mariana.

— Ah ! oui, ton neveu Claudinet.

— Bah ! Il ne nous embarrassera pas longtemps ; il tiendra de sa mère ; la dernière fois que je l'ai vu, il avait déjà la coqueluche.

Ils interrompirent ce court dialogue familial et se regardèrent comme deux bêtes de proie, qui se sont approprié leur part respective de butin, mais la trouvent insuffisante.

Elle avait l'or, et lui les bijoux. Leurs yeux se reportèrent sur leur victime ; ils se ruèrent de nouveau sur elle.

Sur le poignet de la jeune fille, ils venaient de voir briller l'or d'un bracelet, entremêlé de turquoises qui faisaient ressortir la blancheur du bras satiné ; ce fut la main velue de La Limace qui effleura la première cet épiderme délicat. Il fit jouer le ressort assez brutalement et détacha le bijou, qui alla rejoindre le reste. Eusèbe, qui n'avait plus rien à prendre, éprouva le besoin de se montrer connaisseur en matière de beauté féminine.

— Elle est rien *bath* ! cette gigolette-là !

— C'est pas pour ta poire, répliqua la somnambule en haussant les épaules, ce qui secoua monstrueusement son buste opulent . . . Occupons-nous de choses sérieuses ; tu ne vas pas la laisser là ?

— Tu as raison . . . je la cueille par la tête ; choppe-là par les guibolles ; nous allons la percer au carrefour des Quatre-Chemins.

— Il n'y a pas besoin de se mettre à deux, fit Zéphyrine, méfiante et jalouse. Est-ce que tu crois que, toute seule, je ne trimbalerais pas cette mauviette ? . . . Malheur ! tu trouves ça joli ? C'est comme la poupée à Jeanneton ! . . . Tu ne mérites vraiment pas d'avoir la plus belle femme de la "Banque."

Et Zéphyrine ponctua ses paroles en s'administrant une forte tape sur l'estomac.

Ils tressaillirent. Mademoiselle de Sainclair rouvrit les yeux.

Elle les regarda avec effarement, puis aperçut sur le guéridon les objets qu'on lui avait dérobés.

— Vous êtes des malfaiteurs ! dit-elle.

Et, se levant brusquement, elle réussit à ouvrir la porte de l'entresort. Elle cria :

— Au secours !

L'écho répéta longuement cet appel.

La Limace se précipita sur Mariana ; mais la jeune fille avait recouvré toute son énergie et elle entraîna le bandit jusqu'au bas de l'escalier. Il trébucha contre une pierre et chancela. Elle en profita pour s'élaner dans les ténèbres.

Zéphyrine, plus lente à se mouvoir, arriva à son tour, proférant des menaces terribles.

D'une main, elle tenait la lampe, de l'autre, elle brandissait une hachette qui lui servait à fendre ses cotrets.

La Limace rejoignit bientôt Mlle Sainclair et clama :

PIERRE DECOURCELLE.

(A suivre)

MARIANNIC

PAR ANDRE THEURIET

(Suite)

Un banquier de New-York engagea le peintre à venir avec lui aux États-Unis, en lui promettant qu'il y serait reçu mieux qu'un roi, et Yves se décida à entreprendre le voyage. Il passa trois mois d'hiver à New-York, Boston et Chicago, fut fêté partout, et devint un grand " favori " parmi la société américaine. Ses moindres croquis faisaient prime ; il ne pouvaient suffire à exécuter tous les portraits qu'on lui demandait et qui lui étaient grassement payés. Il revint à Paris avec une centaine de mille francs en portefeuille.

Alors il se dit qu'il était temps de se dédommager de la vie de privations qu'il avait menée pendant dix ans et de se donner du plaisir. Le succès faisait couler pour lui un fleuve d'or, il y puisa largement pour satisfaire ses fantaisies. D'abord, se trouvant trop à l'étroit dans le modeste atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs, il acheta un terrain au quartier Monceau et y fit construire un hôtel dont le prix, naturellement, dépassa de beaucoup le capital qu'il avait rapporté d'Amérique ; mais ayant la certitude de gagner, quand il le voudrait, cent mille francs par an au bas mot, il n'hésita pas à emprunter au Crédit Foncier une grosse somme pour payer les entrepreneurs et les tapissiers. Au bout de six mois, l'hôtel fut prêt ; il le meubla somptueusement. On le rencontrait maintenant chaque jour à l'Hôtel des Ventes, surenchérisant vaillamment pour rattraper de merveilleuses tapisseries du seizième siècle, des chefs-d'œuvre de l'ébénisterie du dix-huitième, de rarissimes faïences et des japoneries de la bonne époque.

Rien ne lui semblait ni trop beau, ni trop cher. Ayant passé brusquement de la pauvreté à la fortune, il ne se rendait plus compte de la valeur de l'argent, et une vaniteuse gloriole le poussait à épater les camarades.

Quand l'hôtel fut aménagé et embelli à son gré, il y donna une fête, une pendaison de crémaillère, à laquelle il invita le Tout-Paris lettré et mondain. Les cartes d'invitation—de curieuses eaux-fortes—portaient qu'on ne serait reçu qu'en travesti, en domino ou tout au moins avec le manteau vénitien. Dans le hall, un orchestre de Tziganes jouait des tsardas fougueuses pour souhaiter la bienvenue aux arrivants.

Yves Cormier, en splendide costume de seigneur vénitien, recevait ses hôtes sur les marches du large escalier qui conduisait à l'atelier, où l'on dansait. Là se coudoyaient des journalistes, des comédiennes fameuses, des hommes politiques, des gens de finances et des académiciens ; on y voyait aussi des peintres, mais en petit nombre et très sur le volet. Un second orchestre, dissimulé parmi des plantes exotiques, occupait une loggia qui communiquait avec l'atelier, et d'où se répandaient en ondes sonores les mélodies entraînant des valses. Un souper par petites tables termina cette fête très réussie dont les journaux parlèrent pendant huit jours. Yves était devenu l'homme à la mode ; on publiait ses bonnes fortunes ; des photographies, le représentant en costume de travail dans son luxueux atelier, s'étaient en vedette aux vitrines des librairies d'art et des marchands de gravures.

Quelque temps après sa fête, place de la Madeleine, il aperçut le vieux peintre Hugues Le Chantre, qui descendait de l'impériale d'un omnibus. Il méditait déjà de faire un crochet afin d'éviter un abordage, quand Le Chantre vint lui taper sur l'épaule.

—Eh bien ! dit-il de son ton gouaillieur, on ne reconnaît donc plus les camarades ? Est-ce parce que vous ne m'avez pas invité à votre redoute ?... Mon cher, rassurez-vous, je ne vous en garde pas rancune. Je comprends très bien que vous m'avez oublié. Je ne suis pas l'homme des salons, et je ne vais que dans les bals où je peux fumer ma pipe... Tout de même si je n'ai pas assisté à votre soirée de gala, du moins j'en ai entendu parler ; il paraît qu'elle était chouette-ment réussie... Bigre, vous faites bien les choses, vous autres les jeunes peintres à la mode ! Deux orchestres, les Tziganes, des fleurs partout, un souper où quatre cents personnes pouvaient se goberger à l'aise... C'est tout à fait princier et Renaissance ; on se serait cru chez les Médicis, et on ne vous appellera plus qu'Yves le Magnifique !... Par exemple, l'addition a dû monter à un joli total !... Enfin, vous avez voulu montrer aux Parisiens que les artistes d'aujourd'hui ne sont pas des pingres et peuvent aller de pair avec les

grands seigneurs... C'est très bien ça, moi, je serais prudent et je serrerais les freins... Si fécondes qu'elles soient, les poules aux œufs d'or ne pondent pas toujours. A présent que vous êtes dans le train, ayez quelque part, sous la forme d'un honnête banquier, un bas de laine où vous déposerez la moitié de vos gains. De cette façon, vous pourrez lâcher le métier quand ça vous plaira, et vous reposer sur un oreiller onaté de sécurité... Vous me direz que c'est le vieux jeu, mais c'est tout de même le seul qui soit sûr...

Yves l'écoutait avec un clair sourire dédaigneux. Il se borna à répondre assez sèchement :

—Merci du conseil, mon cher, j'économiserai quand je n'aurai plus de dents et que je serai vieux.

Là-dessus il serra distraitemment la main du père Le Chantre et pirouetta sur ses talons.

Il continua insoucieusement sa vie de travail et de plaisir. Il était resté un enragé piocheur et abattait méthodiquement sa besogne. Il exécutait deux ou trois tableaux en un mois. Puis quand il avait gagné une grosse somme, il se payait de princiers voyages en Algérie ou au Pôle-Nord. L'or coulait comme de l'eau entre ses doigts. Il était de ces artistes qui comme beaucoup de femmes, ont la dangereuse faculté d'oublier les choses passées et de ne jamais prévoir le lendemain. Il sentait en lui la même force, la même facilité de production ; il jouissait pleinement de son succès et se disait que cela durerait toujours.

Cela dura quinze ans—De nos jours, avec notre besoin d'émotions nouvelles, avec la mobilité de nos idées, la vivacité de nos emballements et notre dilettantisme inquiet, en quinze années le goût public se transforme. Ceux qui goûtaient le réalisme sentimental de Cormier disparaissent peu à peu et font place à des amateurs préoccupés d'une autre formule d'art. De jeunes générations de peintres envahissent les Salons annuels et y montraient des œuvres à la fois plus compliquées et plus hardies. Des critiques tapageurs, agressifs, intransigeants, acclamaient les jeunes talents, au nom d'une esthétique nouvelle et démolissaient sans respect ni pitié les peintres en possession de la notoriété. Pour eux, la peinture telle que l'avaient comprise les gens d'avant 1870 devenait " vieux jeu." Le *modernisme* d'aujourd'hui faisait paraître ridicule et " pompier " le *modernisme* d'autrefois. En art, ce qui a été conçu et exécuté en vue de satisfaire le goût du jour est fatalement condamné à n'avoir que la beauté du diable et à rapidement vieillir.

On raffolait maintenant des peintures symboliques, des sujets étranges entrevus comme à travers un brouillard. On s'engouait des toiles de la jeune école anglaise ; on s'amourachait des primitifs italiens et les snobs n'avaient plus à la bouche que les noms de Botticelli et de Burne-Jones ; ils ne juraient que par John Ruskin, sans du reste en avoir lu une ligne.

Les Américains, à leur tour, s'étaient lassés de semer leurs dollars dans les ateliers français. Après avoir été pour les États-Unis le grand marché de peinture contemporaine, Paris avait cédé la place à Londres. Les Yankees achetaient maintenant des Millais, des Watt, des Orchardson, et commençaient même à s'intéresser à la production de leurs propres peintres. Yves Cormier, qui d'habitude se plaignait d'être dérangé par les marchands de tableaux, se voyait peu à peu obligé de se déranger pour leur offrir ses toiles. Encore bien souvent revenait-il bredouille. Au salon, la foule passait indifférente devant ses scènes bretonnes ; la critique ne parlait plus de sa peinture, ou si elle citait son nom, c'était pour le qualifier de quelque épithète irrévérencieuse. Les plus bienveillants lui jetaient une mention comme une aumône, et l'engageaient perfidement à prendre sa retraite.

" C'est une crise qui passera ! " pensait Cormier, et il continuait de mener son train ordinaire ; mais la crise ne passa point, au contraire, elle s'aggrava. Un jour, à l'Hôtel des ventes, Yves entendit adjuger pour trois cents francs *Un Retour du Pardon de Sainte-Anne*, qu'il avait jadis donné pour trois mille francs à un amateur dont on vendait la collection après décès.

Ce fut pour lui un funèbre son de cloche, et il s'en revint mélancolique à son hôtel. Cette injuste froideur, cette soudaine dépréciation de ses œuvres lui semblaient inexplicables. Il était tenté de l'attribuer à une méchante conspiration ourdie contre lui par des envieux et des ennemis inconnus. " Je n'y comprends rien, se disait-il exaspéré, je ne peins pas pourtant plus mal qu'il y a dix ans !... " Et il avait raison : sa peinture était la même qu'autrefois, agréable à l'œil, claire, spirituelle et d'une facture soignée, mais c'était toujours la même note, et cette note avait cessé de plaire. Il ne s'en apercevait pas, le malheureux, et il se battait les flancs pour ramener le public à lui. Il était pourtant obligé de constater qu'en dépit de ses efforts, la source des recettes tarissait, tandis que les dépenses courantes se maintenaient au même niveau. Peu à peu, les mémoires s'amoncelaient dans ses tiroirs. Les fournisseurs impayés devenaient aigres et menaçants. Son atelier, jadis si fréquenté, était maintenant solitaire ; les tintements du timbre résonnaient plus souvent pour annoncer la visite d'un créancier que celle d'une belle dame désireuse d'avoir son portrait ; les billets protestés à l'échéance faisaient la boule de neige

et déterminaient la mise en mouvement de l'enragée boutique à procès. Les hypothèques judiciaires commencèrent à grêler sur le joli nid du quartier Monceau. Cormier vit soudain l'abîme et perdit la tête. Les chutes s'accélérent en raison de la hauteur d'où elles se produisent. Celle d'Yves Cormier fut une rapide dégringolade. Il lui fallut aliéner pour moitié de sa valeur l'hôtel devenu le gage du Crédit Foncier. Puis un matin, les journaux annoncèrent la vente de tableaux, tapisseries et meubles anciens "comprenant la collection d'Yves Cormier, le peintre bien connu." Quelques feuilles, ajoutant à cet échec des réflexions malveillantes ou maladroites, s'apitoyèrent hypocritement sur la détresse soudaine de cet artiste que la fortune avait jadis choyé et gâté. Cette note perfide, inspirée par de bons camarades, porta le dernier coup à Yves et acheva de le discréditer.

Le désastre était complet, irrémédiable. On en glosa pendant une quinzaine, puis on n'y pensa plus. Un homme à la mer !... Dans l'océan parisien, ce cri de détresse est bien vite couvert par le hourvari de la houle. L'homme coule à pic, et c'est fini. C'est l'oubli profond, impitoyable, cent fois pire que la mort corporelle.

De même que le lièvre blessé retourne au gîte, Yves, après sa débâcle, était revenu, comme au temps de ses débuts, se loger rue Notre-Dame-des-Champs. Un triste gîte : un atelier situé au cinquième, avec une étroite et obscure chambre à coucher. Le logis n'était pas plus luxueux que celui où il avait perché dans sa jeunesse ; mais, au lieu des vingt-deux printemps d'alors, il en comptait près de cinquante, et cela change singulièrement les perspectives. Le grenier d'autrefois regardait du côté où le soleil se lève ; celui d'aujourd'hui n'était éclairé que par des jours de souffrance et orienté vers un ciel plein de brume. Au lieu de l'espoir qui embellit toutes choses, Yves n'avait plus que le souvenir amer des splendeurs éteintes et le sentiment de sa mortifiante déchéance. Il travaillait toujours, mais sans goût, sans confiance, peignant machinalement, péniblement comme on accomplit une odieuse besogne. D'ailleurs il vendait rarement. Il vivait en dessinant des illustrations pour des journaux populaires ou des livres de distribution de prix. En moins de deux ans, il avait brusquement vieilli ; ses cheveux et sa barbe étaient presque blancs ; ses yeux bruns, autrefois si lumineux, avaient un regard morne et comme vide ; ils donnaient l'impression d'une fenêtre ouverte sur une chambre démeublée. Il menait une existence maussade et ne voyait presque personne. De ses anciens amis, quelques-uns étaient morts ; d'autres s'étaient refroidis et avaient renoncé à grimper ses cinq étages. Lui-même d'ailleurs ne tenait pas à rencontrer les gens qu'il avait fréquentés pendant ses années de prospérité et de célébrité, et devenait plus casanier.

Il ne sortait qu'au jour tombant pour aller dîner solitairement chez un marchand de vins du voisinage. A la nuit, après ce maigre repas pris dans l'arrière-boutique du gargotier, comme à l'époque de ses débuts, il remontait lentement ses cinq étages, s'enfermait dans l'atelier et allumait sa pipe. Écœuré par son banal travail d'illustrations, il se penchait à sa fenêtre haut perchée et regardait tout en bas les formes fuyantes des rares passants qui se hâtaient. Pendant ces heures solitaires, il cherchait à s'étourdir, à s'hypnotiser en quelques sortes pour ne plus penser aux choses présentes. Parfois un vertige le prenait à force de regarder le pavé de la rue. Il relevait la tête et, par-dessus des rangées de toits inégaux, il apercevait les confuses silhouettes des grands arbres du Luxembourg.

A de certains jours, il voyait un croissant de lune se lever lentement à la cime des feuilles, et tristement il faisait un retour vers ses impressions de jeunesse ; il se rappelait les levers de lune derrière les pins de Ploa-ré au temps où il errait dans la châtaigneraie de Kerdouarnec ; et la blanche figure de Mariannic de Tromelin surgissait mélancoliquement du fond de sa mémoire.

III

On prétend que les gens qui se noient récapitulent, en quelques secondes et dans les moindres détails, tous les événements de leur vie passée. Dans sa chute vers l'abîme de misère, Yves revoyait de même avec une lucidité aiguë, avec une minutieuse précision, les plus fugitives impressions de ses jeunes années. Son pays de Bretagne s'évoquait devant ses yeux avec ses plus attrayantes couleurs. En quelques minutes, il revivait toute son enfance. Il se retrouvait vagabondant par les rues de Quimperlé, les rues montantes et solitaires où des prairies et des parcs dorment enclavés dans des bâtiments à l'aspect monastique ; il entendait le bruit frais de l'Isolé roulant rapidement ses eaux sonores au bas de la maison paternelle ; — une maison étroite, pauvrement meublée, où il charbonnait sur les murs ses premiers dessins, où ses parents étaient morts, et qu'il avait vendue pour un morceau de pain. Puis il parcourait les chemins creux et les landes où il travaillait et rêvait au temps de ses débuts, alors que l'existence lui apparaissait semblable à une longue avenue aux perspectives ensoleil-

lées ; alors qu'il portait gaiement dans sa main son avenir, comme une boîte de Pandore non encore ouverte.

Tous les paysages de jadis se déroulaient rapidement devant lui. C'étaient Douarnenez avec son port de pêche, ses barques dormant voiles repliées ; la petite maison de Plô-mar, blanche dans son encadrement de hêtres et de frênes ; l'allée Sainte-Croix bordée de trembles aux retroussis d'argent mat ; l'antique jardin de Kerdouarnec, imprégné d'odeurs aromatiques, où rêvait Mariannic de Tromelin, pâle et rose comme les chèvre-feuilles des haies. Alors le charme des amours d'autrefois ressuscitait ; il repensait à ce dimanche de juillet où Mariannic s'était révélée à lui dans sa grâce un peu sauvage ; à leurs timides entretiens des premiers jours, à leurs causeries de plus en plus confiantes, suivies de tant d'heures d'adorable tendresse. Tout cela lui revenait ainsi que des fleurs qu'un bain d'eau fraîche a ravivées soudain, et en même temps un remords se réveillait dans son cœur, un remords de l'égoïste oublié dont il avait récompensé l'affection de Mlle de Tromelin. Il se reprochait tout à coup le silence injurieux qu'il avait opposé aux lettres si touchantes, si persévéramment tendres de la jeune fille.

Et tout cela était fini, à jamais enseveli dans le néant. Le soleil avait disparu de sa vie. Chaque jour il s'enfonçait plus avant dans la nuit noire. Qu'avait-il désormais à espérer ? Aujourd'hui était plus triste qu'hier, et demain, l'affreux demain, allait se lever avec ses ordinaires écœurements et les humiliations d'une misère croissante.

Découragé, il se penchait sur l'appui de sa fenêtre, il regardait farouchement dans le vide. La rue déserte devenait vague comme un brouillard ; avec l'ombre qui montait des pavés humides, des pensées funèbres montaient aussi, enténébrant le cerveau endolori de l'artiste.

Depuis cette heure contemplative où, en voyant la lune surgir au-dessus des marronniers du Luxembourg, il avait évoqué les fantômes du temps jadis, il se plaisait à ressonger à Mlle de Tromelin, à ruminer les lointains souvenirs de Kerdouarnec, à se griser avec le parfum de ses amours de jeunesse, avec la chaste odeur de cette affection si sincère et si désintéressée. Mariannic redevenait peu à peu sa pensée dominante, le consolant reposoir où il retrouvait une illusion de quiétude et de rassèrèment.

Une après-midi de septembre, tandis qu'il s'attelait péniblement à une copie de tableau, commencée et reprise avec dégoût, on sonna à la porte de l'atelier. Il n'attendait personne et, comme les quelques camarades restés fidèles ne se dérangeaient guère pour monter chez lui, il craignit de se trouver nez à nez avec un créancier ; de sorte qu'il ne bougea pas. Mais la sonnette tinta derechef plusieurs fois. Irrité de cette obstination, il quitta sa besogne en jurant, et se décida à ouvrir. Dans la pénombre du palier, il aperçut une femme vêtue de noir, pâle et mince, qui balbutiait des mots d'excuse.

— Que voulez-vous ? demanda Yves brusquement.

Encore craintive, la visiteuse restait immobile sur le seuil, et ses yeux brillaient doucement dans l'obscurité.

— Entrez ! s'exclama le peintre impatienté.

Alors elle se décida à obéir.

— Monsieur Cormier, dit-elle enfin, vous ne me reconnaissez pas ?... Mariannic de Tromelin.

— Mariannic ! murmura-t-il, stupéfait.

Il referma vivement la porte, prit Mariannic par la main, et la conduisit vers un divan éraillé qui occupait une encoignure, près de la fenêtre. Quand elle se fut assise, ils restèrent un temps silencieux. Yves était gêné et mortifié de recevoir l'amie d'autrefois dans ce triste logis. Mariannic, très émue, avait peine à se remettre. Avec une douloureuse surprise, elle examinait sommairement l'atelier aux murs peints à la détrempe, le plafond crevassé et enfumé, le parquet raboteux et sali, les études et les entassés pêle-mêle, le rideau de damas loqueteux qui masquait sans doute la baie d'une chambre contiguë, le grand châssis vitré d'où tombait un jour froid ; puis elle soupira. Elle osa enfin tourner ses regards vers Yves Cormier et une tendre pitié mouilla ses paupières, à l'aspect de cette figure précocement vieillie. La bouche avait des plis amers, l'expression des yeux était dure et désenchantée. — Elle soupira de nouveau plus profondément.

— Vous me trouvez changé, n'est-ce pas ? dit Cormier, de plus en plus nerveux et mal à l'aise.

— Hélas ! répondit-elle, nous avons changé tous deux... Songez ! voilà vingt-cinq ans que nous ne nous sommes vus !

Elle aussi, en effet, avait été touchée par les années ; pourtant son calme visage de provinciale gardait encore des restes de beauté : les cheveux avaient blanchi, la taille s'était amincie, mais l'ovale du visage demeurait pur, la bouche conservait son charme et sa fraîcheur ; la même grâce mélancolique imprégnait toujours les yeux couleur de mer.

ANDRÉ THEURIET.

A suivre

C'EST BIEN RECOMMANDE

Dans les affections persistantes comme dans le traitement des bronchites chroniques, le *Baume Rhumal* est recommandé comme supérieur à tous les remèdes existants. Vous le trouverez en vente dans toutes les pharmacies du Canada.

45	58	69	22
38	25	31	20
66	69	54	65
71	67	gagnent	

Solutions justes par M. T. Brunet, Montréal, 201; Pierre Duplessis, Williamsville, 203; A. Michaud, D. Huot, Montréal, 203.

CHOSSES ET AUTRES

—Une soixantaine d'hommes ont quitté Montréal, lundi, pour les mines d'or du Klondyke.

—La statistique montre qu'en Ecosse le nombre des lunatiques s'est accru de 142 pour cent, durant les quatre dernières années, tandis que la population n'a augmenté que de 38 pour cent.

—Le monastère de la Grande Chartreuse, qui est sis à quatorze milles de Grenoble, est probablement la plus vieille société industrielle du monde entier. Sa fondation remonte, en effet, à l'an 1080 de notre ère.

—Les sauterelles étant devenues une vraie plaie d'Égypte à cause de leur nombre dans le Dakota Sud, les autorités de cet état paient cinquante cents le boisseau, pour ces insectes. Toute la population se livre à la chasse de ces sauteurs nuisibles.

ON PEUT ÉVITER CELA

Que de souffrances, que d'ennuis on s'éviterait en prenant quelques doses de *Baume Rhumal* au premier symptôme de grippe. Remède actif, sûr et sans rival, 25c partout.

—Au Siam, le calendrier est assez rudimentaire; chaque année porte un nom d'animal différent, qui revient périodiquement. Et il paraît qu'il est défendu aux hommes et aux femmes nés sous le signe de certains animaux de se marier entre eux.

—Le musée britannique possède une tête de hache en fer de 1370, avant l'ère chrétienne. C'est le plus vieux instrument de fer que l'on connaisse. Mais le même musée possède un cylindre de bronze qui daterait de l'année 3223, avant Jésus-Christ. C'est encore plus ancien.

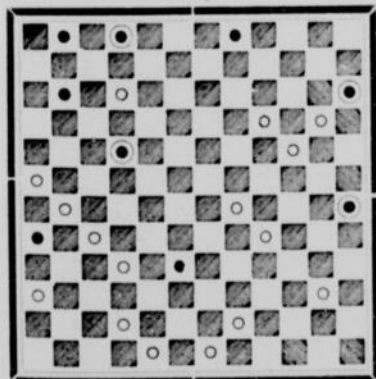
IL FAUT QU'IL AIT DU MÉRITE

Il faut qu'il ait du mérite, car le *Baume Rhumal* est chaque jour de plus en plus demandé. Les médecins le recommandent à ceux qui toussent. Il guérit rapidement et sûrement, bronchites, catarrhes, etc.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 204

Composé par M. T. Brunet, Montréal
Noirs—9 pièces



Blancs—16 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 203

Blancs	Noirs
58 71	30 69
40 34	27 51

Une femme parfaite...

Si la perfection était possible, aurait besoin d'abord du plus riche des dons de Dieu: *une santé parfaite*. Combien en avons-nous dans cet état? C'est le continuel mal de tête, mal dans le dos abattu et sans expression, qui révèlent le fait que la souffrance existe à un point si alarmant chez la femme. Des recherches nous ont appris que la cause de la plupart des symptômes ci-dessus est la *faiblesse féminine*.

Les Pilules Rouges
... du Dr Coderre

POUR FEMMES
PALES ET FAIBLES

Rendent promptement ces êtres souffrants à une santé parfaite. Ces pilules sont absolument sûres sous tous rapports, d'une forme convenable et d'un prix modique. C'est pour la femme un remède qui, s'il est bien employé, lui sera un ami assuré dans les jours d'épreuves.

Écrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux États-Unis ou au Canada. Adressez:

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE
Dept. Medical, B.P. 2306, Montréal.

“La Presse”

Tout le monde lit le grand journal, parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus grand tirage du Canada, sans exception.

PLUS DE

54,000

PAR JOUR

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épicer. Échantillons fournis sur demande, par la COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT
Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUE,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER
DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES :: MODERNES

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT-JACQUES
“BATISSE IMPÉRIALE” MONTREAL

DENTIER GARANTI—\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRE. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

LAPRÈS LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
MARCHAND 843 P.Q.

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTREAL
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

Un PRÊTRE
de ROME a TROUVÉ LE SECRÈTE DE GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIÈVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 19, r. des Deux-Points, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, et sive HÂLE,
Rougeurs, Rides précoces, Rugosités,
Boutons, Efflorescences, etc., conserve la
peau du visage claire et unie. — À l'état
pur, il enlève, on le sait, Masque et
Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDES, Paris

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES
L. KIRN
à l'Extrait éthérifié
de FOUGÈRE Mâle Pure
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui
portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOV,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Fat de patente, pas de paye.
MARION & MARION, EXPERTS.
No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tél. 2398.
Mentionnez ce Journal.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNE- MENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du *Credit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Étranger.

**BON MARCHÉ
INCOMPARABLE**

CHEZ

E. LEPAGE & Cie

COIN DES RUES

St-Laurent et Duluth

Etoffes à Robes

Cachemire noir fini Henrietta, valant 75c. Spécial, 49c.

Cachemire fleuri noir, valant 50c. Spécial, 25c.

Etoffes pour costumes double largeur, valant 25c. Spécial, 9½c.

Serge nuancée shot, vendue 35c; tant qu'il y en aura, 11½c.

Un bel assortiment de velveteen noir, couleurs, de 20c en montant.

Un grand lot de batiste et de braid de toutes couleurs, à de très bas prix.

Indiennes, Mousselines, Etc.

Coton carreauté américain, valant 6c. Spécial, 4c.

Mousseline Orga, dessin de choix, valant 20 cents. Spécial, 7½ cents.

Zéphyr broché, nuances riches, valant 18 cents. Spécial, 7½ cents.

Batiste persienne, haute nouveauté, valant 25 cents. Spécial, 10 cents.

Toile à rouleau, carreauté, valant 8 cents. Spécial, 4½ cents.

Flanellettes américaines, patrons nouveaux, valant 6 cents. Spécial, 3½ cents.

Indienne foncée, patrons variées, valant 10 cents. Spécial, 4½ cents.

Jobs Spéciaux

Oreillers pour sofas, valant 75c. Spécial, 19c.

25 robes en mousseline brodée, pour enfants de 3 à 6 ans, de \$3.75. Spécial, 70 cents.

Capelines en mousseline pour bébés, valant de 50 à 75c. Spécial, 15c.

Tourmalines pour enfants, valant 75 cents et \$1. Spécial, 29 cents.

Chapeaux garnis, valant de \$3 à \$5. Spécial, 29 cents.

Un grand lot de chapeaux de paille, pour rien, à 5, 10, 15 cents.

Sa lors valant 50 cents, pour 15 cents.

Frillings et chiffons, meilleur marché que les prix de la manufacture.

Pommes sèches, valant 7c, pour 2½c.

EPICERIES

Poudre à pâte Océan, 13c, pour 5c.

Fèves vertes, 10c, pour 5c.

Vernis pour poêle, 10c, pour 5c.

Sucre brun, 2 heures par jour, 2½c.

Sucre granulé, 2 heures par jour, 3½c.

Farine d'avoine roulée, 5c, pour 2½c.

Blé-d'inde sucré, 7c, pour 5c.

Tomates, quantité limitée, 9c, pour 6½c.

Savon castille, valant 5c, pour 2½c.

SPECIAL

Balais, 2 cordes, de 10c, pour 6c.

Boiler No 9, 75c, pour 33c.

Cuiller à pot, de 8c, pour 4c.

Terrines à lait, de 6c, pour 3c.

Assiettes, de 5c, pour 2c.

Porte-peignes, de 10c, pour 4c.

Lavettes, de 6c, pour 3c.

Brosses à plancher, de 10c pour 5c.

Verres à bière, de 8c, pour 4c.

Lampe complète de 35c, pour 19c.

Assiettes à beurre en cristal, 2c.

Plats à mains, de 15c, pour 7c.

Porte-poussière, de 10c, pour 5c.

E. LEPAGE & CIE,

949-951-953-955 rue St-Laurent.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

32389

LA

SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Écrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00	Georges Lagacé " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osiat Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent de la brasserie de Beauport 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. Davil, Montréal 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain Lowell Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



**Fausse dents
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Aluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés

les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les undis.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Le commerce
du mois d'août

EST PLEIN DE VIE

Linons français

Une grande table remplie de beaux sateens, crépons et linons français, etc.; elles feraient de magnifiques blouses et valent de 25 à 30c la verge. Notre prix, 15c.

Guingans Zéphyr

Un magnifique assortiment de guingans zéphyr écossais, couleurs non changeantes de rose, bleu, mauve et blanc, nouveau carreauté et rayé, valant 15c. Notre prix 9½c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Chaînes de Soie

Très chic pour blouses, en bleu pâle, vert, faon, jaune, gris, brun, crème et mauve, noir et blanc, bleu-marin et blanc. Prix de la vente 34c la verge.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Blouses de Dames

Nous offrirons, demain, des milliers de jolies blouses. Leurs merveilleuses et charmantes formes ne manqueront pas d'attirer des milliers de dames.

Blouses à la mode, nouveaux patrons riches couleurs, très bien finies, valeur régulière 55c, prix 29c.

230 chic blouses en étoffes pâles, foncées et moyennement foncées, nouveaux patrons, valant 70c, prix 39c.

225 jolies blouses, nouveaux patrons, fini exquis, très chic, valant \$1.15, prix 59c.

Blouses de dames, depuis 17c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Tuques romaines en Soie

La plus jolie coiffure pour les enfants, en couleur grise et en barré romain, avec gland en soie, valeur régulière 45c. Prix de vente pour cause d'agrandissement, 32c chacune.

Habits imperméables à l'eau pour hommes

Habits en caoutchouc pesant, de bonne qualité, pour hommes, prix de vente \$1.90.

Habits en caoutchouc anglais de bonne qualité, pour hommes, prix de vente \$2.30.

Indiennes Indigo

Véritable Indienne fond bleu indigo, avec dessins blancs et de couleurs, valant 12c la verge. Notre prix 9c.

Lots spécial de véritables Indienne indigo, chic dessins et couleurs, valant 18c. Notre prix 12c.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame